

Gabriele Adinolfi

Covid Reset



Des anticorps, vite!

Ce ne sera jamais comme avant

Quand, et si, la pandémie, l'infection et la psychose de la Covid 19 finissent un jour, de quelque façon qu'elles se terminent, le monde ne sera plus le même. Là-dessus, nous sommes tous d'accord. Ce n'est d'ailleurs pas la première fois au cours de ce millénaire. Au lendemain de la destruction des tours jumelles, Bush Jr. affirmait déjà : « Rien ne sera comme avant ». Et, en effet, beaucoup de choses ont changé dans notre mode de vie, à commencer par notre accoutumance à nous laisser dépouiller de nos droits intimes et à subir des intrusions, même de la part de civils.

Aujourd'hui, une humanité anxieuse, en particulier en Europe, aspire à retrouver la normalité, nouvelle ou ancienne peu importe. Elle pensait avoir exorcisé la mort, en la cachant sous le tapis, en organisant des funérailles bâclées en guise de rite de refoulement. Or, voilà que maintenant, matraquée de manière obsessionnelle par la terreur pandémique des médias, elle redécouvre avec effroi une loi naturelle qu'elle s'obstinait à ne pas voir : celle de la mort. Pire encore: qu'elle est inévitable. L'humanité occidentale, bouleversée par cette découverte, se montre désormais incapable de faire face à la mort, et donc à la vie. Certains pays catholiques comme l'Espagne ou l'Irlande, peut-être parce qu'ils sont plus habitués à l'assistance caritative que d'autres, sont particulièrement traumatisés par l'évidence de cette issue. Surtout si l'on meurt isolé, et que l'on n'a oublié les paroles de la chanson de Fabrizio De André: « Quand on meurt, on meurt seul ». C'est pourquoi veut-on être accompagné, pour ne pas avoir trop peur ? Allez savoir !

Cela ne promet rien de bon pour l'avenir, parce que l'inconsistance anthropologique n'offre aucune perspective. En choisissant la passivité et des solutions qui n'engagent pas sa propre responsabilité, c'est un désastre sans égal qui s'annonce. Cela dit, chacun se demande : quel futur peut-on imaginer ? Que peut-on espérer ? Toute la classe dirigeante mondiale se pose la question et suggère des réponses dans lesquelles on pense avoir trouvé le *Reset* (la relance) de l'économie. Soit la *New Economy*, soit la *Green Economy*. Et elle se tourne vers Davos, où chacun s'illusionne de voir enfin tranchés les nœuds et résolues les controverses. D'autres aussi regardent vers Davos. pour savoir où nous conduit le Grand Frère. Les uns comme les autres sont, comme diraient les Français, à côté de la plaque. Bien sûr, ils se trompent.

Mais comment, en toutes circonstances, avoir un regard acéré et le plus lucide possible ? Nous ne pourrons y parvenir sans nous libérer d'abord d'une série de lieux communs, de préjugés et de déformations qui accompagnent toutes les visions simplistes et expéditives. Nous ne réussirons pas si nous restons prisonniers de la mentalité et du langage contemporains, si nous ne savons pas aller vers la profondeur des choses au lieu de nous contenter de rester à leur surface, si nous ne savons pas faire preuve d'une capacité à la fois d'analyse et

de synthèse, si nous ne dépassons pas, en les intégrant, les déformations originelles de la droite comme de la gauche. Et, ici, je parle moins de politique et d'économie que de conception du monde.

Nous sommes prisonniers de schémas incapacitants

La philosophie occidentale depuis la fin de l'Antiquité classique n'a pas résolu l'énigme fondamentale dans laquelle l'a plongée sa rencontre avec la foi chrétienne, à savoir: choisir clairement entre le libre-arbitre, d'un côté, et la prédestination, de l'autre. Oscillant au contraire entre ces deux pôles opposés et inconciliables, la pensée moderne n'a pas réussi à résoudre l'énigme. Ou, plus exactement, grâce à Frédéric Nietzsche, elle l'aurait fait mais, étant restée ancrée dans ses propres préjugés et ses propres réflexes conditionnés, elle a choisi de l'ignorer. « Mais ainsi le veut ma volonté créatrice, ma destinée. Ou bien, pour le dire plus franchement : c'est cette destinée que veut ma volonté. » (Zarathustra).

La même chose arrive quand on observe les supposés moteurs de l'Histoire. En effet, prisonniers d'une sorte d'hémiplégie cognitive incurable, réactionnaires et progressistes se perdent dans l'irrésolution. On sait que, pour les réactionnaires, les moteurs de l'Histoire seraient les grands personnages ou des individus quasiment omnipotents, qui disposeraient pour ainsi dire de "pouvoirs occultes" les autorisant à faire et à défaire, selon leur bon plaisir, les destins des autres. Tandis que pour les progressistes, les moteurs de l'Histoire sont au contraire les phénomènes techniques et économiques qui transcenderaient inexorablement les hommes. Les politiciens qui doivent les affronter ne feraient pas autre chose que s'y adapter.

Certes, plusieurs remèdes à cette hémiplégie, plus ou moins satisfaisants, ont été proposés. Le marxisme quant à lui, par l'introduction du matérialisme historique dans le domaine de la phénoménologie, tout en se concentrant de façon exclusive sur la thématique de la lutte des classes, a gardé longtemps un regard attentif aux "spécificités subjectives", les combinant avec des facteurs objectifs. Le fascisme a fait beaucoup mieux, en réussissant à agréger les éléments de pensée, aussi bien dans l'analyse que dans la synthèse et dans les préconisations. Le fascisme plutôt que les extrêmes droites qui, souvent, demeurent elles aussi frappées par l'hémiplégie réactionnaire et qui, surtout quand elles cherchent à parler juste, ne sont que trop éloignées du réel et accusent un constant retard historique par rapport à l'actualité.

Pour comprendre la réalité, imaginer ses développements et faire face à son évolution, il est nécessaire de venir à bout de cette hémiplégie et de synthétiser les éléments significatifs de la réalité. Mais cela n'est que le début, parce qu'il faut ensuite intégrer un grand nombre de contradictions. Le matérialisme doit être conjugué avec la métaphysique; la technologie avec l'anthropologie; l'idéalisme avec la matière; l'unitaire avec le conflictuel (et vice-versa); l'accidentel avec le programmatique; le changement avec la conservation. Il en

résulte des vérités généralisables, capables de tenir compte de toutes les variantes possibles et imaginables. Afin de déchiffrer ce à quoi nous allons nous heurter, mais, surtout, pour saisir les opportunités qui peuvent s'offrir à nous.

Il nous faut une vision totale

Le piège dans lequel on tombe régulièrement est dû au fait que, quelle que soit la clef d'analyse que l'on choisit (métaphysique, matérialisme, structuralisme, ethno-différentialisme, naturalisme, complotisme) elle ne permet d'accéder qu'à un seul raisonnement qui se révèle insatisfaisant (sauf pour celui qui est impatient et se contente de l'à peu près) car il débouche sur une impasse. Cette clef unique n'ouvre que sur un chemin qui finit par vous perdre, comme l'un de ces itinéraires qui vous éloigne de la porte de sortie d'un labyrinthe, quand bien même vous imaginez toujours l'entrevoir, sans que cela soit évidemment vrai.

En d'autres mots, que l'on parle de complot ou de Grand frère, de la force irrésistible des choses, de la confrontation entre puissances, que l'on parle encore d'intérêts de classes ou de politique de caste, que l'on parle d'haine ethnique, de satanisme, de géopolitique ou que l'on parle de changement de civilisation, on peut toujours avoir partiellement raison. Mais il s'agit d'une raison qui sert à définir des limites conceptuelles, et à partir de là comportementales, politiques, vitales, dans lesquelles chacun s'enferme sur lui-même, conforté dans la présomption, forcément unilatérale, de posséder une vision correcte de tout ce qui advient. Ce qui, en citant le compositeur italien Giorgio Gauber, se traduit ainsi: « Le fait de savoir que l'on est dans la merde la plus totale est la seule différence entre nous et un bourgeois normal ». L'attitude pertinente n'est pas de constater que l'on est « dans la merde » ni même de repérer la cause unique, la cause absolue ou encore le coupable à pourchasser pour que tout redevienne paisible. Cet infantilisme, sous quelque forme qu'il s'exprime (réactionnaire, progressiste, souverainiste, communiste) a pour seul effet d'annuler toute prospective constructive, créatrice et de combat. Comme cela est toujours arrivé dans l'Histoire, toute construction, toute création et toute lutte ne peuvent advenir en dehors d'un contexte historique donné, et d'autant moins si l'on a la prétention de l'arrêter: mais cela ne peut se faire exclusivement qu'en arborant d'autres signes, symboles et valeurs qui renvoient à des principes sains et éternels. Ceci, toutefois, présuppose une vision suffisamment panoramique de tous les champs de la réalité, une anticipation de leurs changements et quelques idées claires quant à savoir comment agir dans une perspective concrète.

I - EN ATTENDANT LA REPRISE

Tous ceux qui attendent de Davos le Grand *Reset* sont en retard d'une bataille, parce qu'une telle relance est en fait d'actualité depuis des années. Et une réponse aux exigences qu'elle suppose a été conçue et proposée, depuis presque trois ans, par mon document politique *Aquarius*.

I,1- Davos

Si, dit-on, on n'oppose pas à la Covid une immunité de masse, on n'en verra pas la fin. Mais encore plus qu'à la pandémie, c'est au pandémonium de la pan/démonie qu'on doit pourtant opposer l'immunité portant la griffe des hommes fiers : celle des anticorps que procure la nature. C'est tout à fait possible pour qui possède le cœur de l'ours, la sociabilité du loup et l'œil de l'aigle qui fixe le soleil sans être aveuglé. Celui-là a toutes les raisons de se plonger dans le *Reset*, de l'analyser en profondeur, tout en conservant sa pleine liberté pendant la phase de reconstruction et au-delà. C'est à cette mission que nous devons nous préparer.

Quoiqu'il émerge, aussi bien de Davos que de la gestion concrète du chaos mondial, il faudra répondre à de multiples impératifs, dont certains ne seront pas compatibles entre eux, incluant des projets plus ou moins réalistes. Il suffit pour le comprendre d'étudier les propositions déjà sur la table (celles largement dévoilées dans les documents PDF du World Economic Forum). On se rend alors compte que le Conseil d'administration des économies globalisées cherche à sauver, en même temps, la chèvre et le chou. C'est ainsi que le projet insiste sur l'utilisation des nouvelles technologies placées sous contrôle mondial, à commencer par l'identité digitale. Il formule des propositions globalisantes qui vont dans la direction du transhumanisme et qui exaltent le totalitarisme sanitaire. En faisant ressortir les craintes quant à un effondrement des produits boursiers dérivés, il plaide pour garantir, et du coup renforcer, les opérations spéculatives à risque sur ces mêmes produits au détriment de l'économie réelle. Tout cela va dans la même direction mais le projet entend agir aussi dans une direction contraire, à savoir : la sauvegarde des petites et moyennes entreprises comme ossature de l'économie, la participation des travailleurs aux décisions de l'entreprise, le recours aux Etats dans le financement des économies, le soutien à la facilité monétaire (l'argent magique), ou encore l'abandon de l'intangibilité des bilans, le financement des petites entreprises en faillite et une coopération entre le public et le privé.

Cette tentation de ménager la chèvre et le chou est dictée par la fonction même du World Economic Forum. Elle relève explicitement de la théorie financière et monétaire et elle est un tantinet abstraite. En même temps, elle est calquée sur le modèle socioéconomique américain, qui n'est exportable ni en Europe ni en Asie. Cela dit, il n'en résulte pas une planification unilatérale, mais plutôt contradictoire. Evidemment, on nous objectera que tout ce que l'on oppose de façon partielle au totalitarisme global n'est que de la poudre aux yeux jetée pour nous tromper. Mais que ceux qui le croient se rassurent, ce n'est pas vrai. La réalité est trop complexe pour correspondre à la vision simpliste des complotistes, qui ont souvent une interprétation fantaisiste et réductrice, du registre de la bande dessinée, des complots et des conjurations, qui font qu'on le veuille ou non partie de l'histoire humaine, mais jamais comme on les représente.

Il est évident qu'une vision d'ensemble, ou systémique, est nécessairement mondialiste et vise au contrôle global. Mais il n'y a rien de nouveau à cela, et il n'est même pas sûr que nous soyons en présence d'une accélération particulière, au-delà de ce qui est dicté par la Covid en soi et, surtout, par les politiques de riposte à la pandémie. Dans tous les cas, on cherche une réponse aux tendances d'une ère nouvelle, ce qui ne peut que produire une nouvelle anthropologie et une manière de vivre très différentes de celles que nous avons connues. Que tout cela soit le fruit d'une planification, d'une ingénierie sociale ou tout au contraire de la capacité humaine à s'adapter, il s'agit d'un questionnement auquel seul le temps fournira une réponse. Le temps et la volonté des hommes, s'il en existe une. Pour comprendre ce qui nous attend, nous devons alors assumer une vision à dimensions multiples, sinon nous continuerons à nous égarer dans l'obscurité, en proie à une angoisse qui mène à la dépression et à la folie.

I,2 - Divisé mais uni

Commençons par l'unité systémique. La Globalisation s'est progressivement mise en marche depuis l'époque du télégraphe et de l'énergie électrique. Avec l'ère du satellite, elle a explosé de manière impressionnante. Les deux guerres mondiales ont permis la rupture mondialiste et Wasp en 1945, particulièrement marquée par le triomphe des oligarchies sur les peuples, de l'Anti-Europe sur l'Europe. Après Roosevelt s'est déployée la pieuvre formée par l'ONU et les jeunes multinationales, qui devinrent définitivement adultes et hégémoniques à partir au moins des années soixante. Son soi-disant adversaire, le communisme, s'avéra complémentaire du capitalisme, autant qu'il le fut des intérêts des multinationales américaines et de l'ONU. Soit les deux mâchoires d'une même tenaille comme l'avait justement remarqué Julius Evola parmi d'autres.

Malgré toutes les innovations et les changements de scénarii et de joueurs intervenus, le système unitaire est toujours resté, de quelque façon que ce soit, capital/communiste ou bien quelque chose comme un communisme sous dictature financière. Et il faut partir de là, de cette prémisse. Elle est indispensable pour comprendre que, si l'on ne propose pas et, surtout, que si l'on

n'actualise pas, des alternatives concrètes au système de base, il importe peu de savoir qu'en interne sa hiérarchie politique ou géographique change, présupposé qui m'apparaît être assez ignoré de nos jours. L'unité systémique - de Washington à Pékin- nous pouvons la reconnaître aussi bien dans le modèle de développement technologique et économique que dans la tentation totalitaire, en particulier sous la forme d'une dictature planétaire de type "sanitaire" et, plus encore, hypnotique. De tout cela, nous devons tenir compte de manière approfondie (psychologie, anthropologie, sacralité et symbolique subversive, etc.). Nous aborderons plus loin cet aspect. Mais ce qui compte le plus, et que nous ne devons pas perdre de vue, c'est que cette impression d'unité ne doit pas nous fourvoyer et nous faire croire que les divisions n'existent pas ou qu'elles ne sont que marginales.

I,3. Lénine et Mussolini

À titre personnel, je n'éprouve aucune sympathie pour Lénine ni même une quelconque considération pour l'homme. Mais pour deux raisons, sa pensée est extrêmement importante dans la perspective de toute confrontation politique.

La première est la conception du parti comme une organisation triée sur le volet d'individus militarisés et professionnels. Une avant-garde fanatique et sévère qui fait preuve d'une discipline absolue et se comporte, avec les gens et dans toutes les circonstances politiques, de manière stratégique et même chirurgicale. L'Histoire étant faite d'une lutte entre minorités, en l'absence d'une minorité sélectionnée, compacte et organisée, on ne va nulle part.

De cela étaient convaincus bien avant lui d'autres hommes, parmi lesquels Benito Musolini. Celui-ci, qui était un homme chaleureux à l'inverse du bolchévique glacial, avait une réelle empathie pour les masses qu'il n'instrumentalisait pas, mais avec lesquelles il communiait. Aujourd'hui, parmi les droites de quelque genre ou orientation qu'elles soient, cette lecture fondamentale fait fuir. Celles-ci sont par nature sectaires et introverties, ou parfois vaguement populistes et démagogiques ; elles se satisfont des mouvements spontanés les plus stériles, dont ils rêvent plus ou moins comme les socialistes d'il y a un siècle rêvaient de la grève générale destinée à renverser la classe dirigeante.

La seconde qualité de Lénine réside dans sa critique de l'impérialisme (qui, dans l'acception marxiste, renvoie à l'expansionnisme fatal du capitalisme). En élaborant sa dynamique propre, il a conçu la formule: "Unité et Division". Elle signifie que le système a une unité propre, de pair avec une tendance à l'unification, tout en étant profondément divisé. L'unité engendre les divisions, et le système pour les contraindre s'efforce de rétablir et de garantir l'unité, laquelle se divise à nouveau. Ce phénomène dialectique ne s'interrompt jamais.

Il en va toujours ainsi. L'unité de la croisade mondiale qui a vu le triomphe du Mondialisme est en effet marquée par une série de divisions (entre les États Unis

et l'Union soviétique, qui s'unirent contre l'Angleterre dans des conflits diplomatiques et économiques jusqu'aux années soixante). Dans le même temps, la division de la Guerre froide reposait sur un accord de fond entre les deux superpuissances, qui l'utilisèrent pour s'autoriser réciproquement à prendre le contrôle total de leurs propres satellites, bien qu'elle ait entraîné aussi des rapports transversaux préjudiciables, comme par exemple les hésitants rapprochements russo-britanniques faisant suite aux initiatives d'entente franco-russes et sino-américaines.

La récente arrivée sur la scène de la puissance chinoise, mais aussi d'autres acteurs comme la Turquie, l'Arabie Saoudite, les Emirats, a changé le cadre mais sans tellement modifier les règles du système. Des règles qui valent aussi bien pour les puissances que pour leurs composantes sociologiques. C'est une réalité qui ressort clairement, comme nous l'avons montré, dans les pré-documents de Davos qui, tout en favorisant les parasites, les vampires et les contrôleurs, s'intéresse aussi aux producteurs, mais sans enthousiasme.

II - LES DIVISIONS DU SYSTEME

Quels sont, maintenant, les facteurs de "division" ou les problématiques que recèle le système en attente de redémarrage ? Nous constatons des contentieux qui affectent les équilibres et les rapports de puissance, depuis l'ascension de la Chine et de son *containment* par les États-Unis, mais aussi depuis les efforts des pays européens pour jouer, dans l'espace qui leur est concédé, leur rôle de puissances moyennes. A quoi s'ajoutent les défis qui relèvent du "Choc des civilisations" : migrations de masse et fondamentalisme religieux. Puis il y a les enjeux spatiaux et satellitaires, qui ne sont pas seulement ceux que la *Green Economy* met en avant. Viennent ensuite les frictions entre la Finance, la Haute Technologie et la Vieille Économie, avec l'habituelle et inévitable rivalité entre les producteurs et les spéculateurs, ceux-ci comme toujours alliés aux parasites. Enfin, pour couronner le tout, on remarque les tensions entre les États et leurs régions, qui vont de pair avec celles qui opposent les velléités continentales aux fractionnements nationaux ou séparatistes, de quelque genre ou nature qu'ils soient. Ces derniers sont le fait de contentieux "obliques". Le séparatisme basque, par exemple, fut constamment soutenu par les Anglais et les Marocains (pour affaiblir le pouvoir central espagnol), mais aussi par des centrales internationalistes proches des Rothschild. Le souverainisme, qui est à l'origine du Brexit (ou de tout autre tendance en exit), est une invention stratégique anglo-américaine, dans le but de disloquer l'Union européenne considérée comme allant trop loin dans l'intégration.

Chaque scénario conflictuel est vu, interprété et utilisé selon divers points de vue: en soi et pour lui-même, pour la spéculation financière, pour l'équilibre général et les déséquilibres locaux, dans un dessein stratégique, pour autant que l'on en ait un. Tout cela n'est pas à négliger et les failles ne se refermeront pas rapidement, et surtout jamais complètement. Celui qui ignore les fractures et les frictions se retrouve immanquablement face à un monolithe qui bloque son mental et finit par le neutraliser. Il en va ainsi pour quiconque adhère à n'importe quel antagonisme chimérique (Chine, Eurasie, choc de civilisations ou autre divagation). Toute division demeure, d'une quelconque façon, incluse dans l'unité, car elle ne peut pas, à elle seule, ébranler un système de domination auquel elle demeure, anthropologiquement et culturellement, liée de façon indissoluble en tant que fonctionnalité. Cependant, les frictions et les fractures entraînent des mutations potentielles du système et, dans le système, ces mutations peuvent à leur tour être dirigées différemment, à long comme à court terme. Pour penser entreprendre une telle tâche, il faut « être dans ce monde sans être de ce monde »; ou, pour le dire mieux, recourir intérieurement aux forêts sans abandonner la ville. Il s'agit, par-là, métaphoriquement, de secourir la ville depuis l'intimité de la forêt personnelle. Ce qui est une tâche moins difficile que l'on peut croire, à condition d'être mature et prédisposé à partager une vision révolutionnaire qui ne soit ni antagoniste, ni sectaire, ni réactionnaire, ni

activiste. Et de n'être ni démagogue, ni parlementariste, ni brouillon, ni indiscipliné, ni indifférent, ni individualiste, ni exhibitionniste, ni impatient.

II,1. La Chine est voisine

Les facteurs de division sont nombreux. A première vue, on remarque la montée en puissance de la Chine et le défi asiatique lancé à l'Occident. La Chine, avec les "Routes de la Soie", est en train de bâtir son propre empire mondial, et elle tient désormais un discours à la tonalité impériale dénué de tous scrupules. Elle vient de connaître pendant la crise de la Covid un impressionnant bond en avant de son économie et, surtout, de sa technologie. La question est de savoir quelle est l'ampleur du rattrapage, ou de l'écart qui se creuse, mais de savoir aussi si la tendance est à l'unité ou à la collaboration. Comme nous l'avions anticipé en 2002, la dynamique des choses conduit à un nouveau bipolarisme, ou plus précisément à un bipolarisme au niveau supérieur dans un multipolarisme inégal (un système bi-multipolaire). La bipolarité, disions-nous, serait le fait du duopole Chine-Etats-Unis, lesquels reprendraient à leur compte le schéma de Yalta en réinstallant au sommet de la hiérarchie mondiale leur couple de partenaires-rivaux. Ce qui, préconisons-nous, serait très risqué pour les Américains, parce que les Chinois ne sont pas les Russes et que leur façon de penser n'est pas aussi déchiffrable que celle de ces derniers. Entre autres choses ils ont, comme beaucoup d'Orientaux, une conception du Vide qui, pour une raison difficile à expliquer, est beaucoup plus adaptée à ce qu'il convient d'appeler le *Nomos* de l'Air depuis qu'il a été imposé par l'ère des satellites. Dans le couple des partenaires-rivaux, la prédominance américaine qui se constatait lors de la confrontation avec la Russie n'est plus du tout aussi évidente. Bien que la rhétorique trumpienne ait souligné l'aspect division, de la rivalité avec la Chine, dans bien des domaines entre les deux colosses c'est l'osmose et même la répartition des tâches, voire la collaboration en matière de *know how* et de technologie qui l'emportent. Et il n'est pas rare que leurs intérêts coïncident, face à ceux de certains tiers. Par exemple, l'escalade chinoise en Afrique, qui a balayé les positions des ex-colonisateurs européens, convient dans une certaine mesure aux Américains. La faiblesse de l'Union européenne arrange bien les deux puissances, ainsi d'ailleurs que la Turquie et l'Angleterre, alors que la Russie, au moins depuis 2017, préférerait une UE plus forte.

II,2. Quelles crises ?

Si l'on se limite à considérer cette répétition revue et corrigée de la Guerre froide et de la gestion bipolaire, à la fois concurrente et complice, tout nous semble stable, tendancielleme nt unitaire. L'alternative unique, aujourd'hui comme hier, pourrait alors prendre la forme d'une guerre mondiale, dans un premier temps asymétrique, puis complètement déclarée. Si cela s'avérait le cas, nous nous retrouverions en présence d'une banale stabilisation du système. C'est d'autant plus vrai qu'il est de fait que nous assistons à une crise. Pas nécessairement dans

le sens que nous attribuons couramment à ce terme, c'est-à-dire dans son sens littéral d'un « stade de forte perturbation dans la vie d'un individu ou d'un groupe d'individus, avec des conséquences plus ou moins graves » (Encyclopédie Treccani). Car, pour bien définir la crise, nous devons tenir compte aussi de ce qui suit : « L'étymologie de crise dérive sans aucun doute du verbe grec *krino*=séparer, cerner, et dans un sens plus large, discerner, juger, évaluer. Dans l'usage commun, le verbe a pris une acception négative, signifiant une aggravation de la situation. Si au contraire on réfléchit sur l'étymologie du mot crise, nous pouvons en retenir aussi une version positive, dans la mesure où un moment de crise en est un de réflexion, d'évaluation, de discernement, afin d'adopter le présupposé nécessaire pour une amélioration, pour une renaissance, pour un renouveau prochain ». (Site Etimo Italiano).

C'est dans cette crise systémique (qui ne signifie ni un risque d'implosion, ni un effondrement du système, comme d'aucuns voudraient le croire) qu'intervient la crise de la Covid. Une crise systémique due à l'irruption dans l'histoire humaine de la puissance des satellites, qui modifie la perception et les limites du temps et de l'espace et détermine le redimensionnement des Etats nationaux et des démocraties, la décomposition des anciens rapports sociaux, l'avènement des polarisations (continentale et subcontinentale) et le renversement de l'axe stratégique mondial de l'Atlantique au Pacifique.

Nombre d'innovations révolutionnaires mais, attention, qui ne datent pas d'aujourd'hui mais ont émergé il y a déjà un quart de siècle (certaines une quarantaine d'années et plus) sont maintenant près d'être obsolètes. Mais tandis que les oligarchies les ont assimilées depuis déjà longtemps les masses, immergées dans un imaginaire daté et désuet, continuent de vivre ces innovations drastiques avec stupeur et angoisse ignares qu'elles le vivent déjà dans leur quotidien depuis quelques années.

II,3. Satellites, énergie, géopolitique

Les principales compétitions entre puissances se déroulent dans des domaines bien identifiés : défis pour le contrôle des satellites et de leurs systèmes auxiliaires (comprenant le *big data*, les *blockchains* et les monnaies virtuelles), défis quant à la gestion et à la structure politiques dans la post-démocratie, défis quant à la constitution des blocs continentaux ou subcontinentaux, défis pour le contrôle des nœuds de communication et des marchés stratégiques, défis quant aux régimes internationaux (ex : OMC et paralysie de son bureau des règlements).

Observons un instant l'ensemble d'un seul coup d'œil. Avec une précision cependant : si nous le faisons, nous devons nous rappeler qu'il ne s'agit pas du seul aspect dont nous devons tenir compte, car autrement nous négligerions ou nous tiendrions pour secondaire, malgré nous, les dimensions sacrée, sociale et même économique du Tout, y compris ses divisions et ses rivalités internes. En

observant l'ensemble d'un seul coup d'œil, nous pouvons alors identifier les diverses parties, qui sont tout sauf négligeables.

La compétition politique principale concerne la région du Pacifique, où deux doctrines géopolitiques ont trait au *containment* de la Chine. La version dite "indopacifique" renvoie au quadrilatère de ce qu'on appelle Quad (les quatre premières lettres de l'ainsi dit *Quadrilateral Security Dialogue*) qui réunit les Etats-Unis, l'Inde, le Japon et l'Australie dans une sorte de transocéanisme de type atlantiste destiné à contenir la Chine. Cette initiative convient mieux au Japon qu'à l'Inde, qui raisonne un peu différemment. Une variante théorisée par les Allemands et qu'on peut qualifier de "transocéanique" existe dans ce cadre : l'Allemagne envisage pour elle-même et pour l'Union européenne un jeu de balance avec Pékin, plutôt qu'une confrontation à partir d'une polarisation néo-occidentaliste. Dans le document où l'on peut découvrir cette option, il est clairement écrit que « ni l'unipolarisme ni le bipolarisme ne doivent prévaloir dans la région, ni l'hégémonie chinoise, ni l'affrontement direct entre Washington et Pékin ». En particulier, on y trouve soulignée l'importance du détroit de Malacca, par où transite la plus grande partie du commerce mondial, et qui constitue aussi la colonne vertébrale de la "Route de la Soie". Pour le codirecteur de la revue espagnole *Vanguardia*, Enric Juliana, on a affaire ici au "centre du monde", emprunté par tout le transport maritime entre la mer de Chine et le canal de Suez.

Sur la "Route de la Soie" se joue une grande partie de la compétition entre les puissances. Nous autres, Italiens, le chapeau à la main, nous n'avons rien réussi d'autre que vendre à bas prix un réseau portuaire, comme et plus que les Grecs, en échange d'un protectorat. Nous l'avons fait comme des petits malins, en essayant de tromper toute l'Europe, et nous allons nous retrouver encore une fois sur le plan mondial, avec dans la main trois sous et deux grains de courge séchés, à jouer les mendiants.

Tokyo pour sa part a répondu à Berlin. Shinzo Abe a travaillé avec acharnement pour rendre au Japon sa liberté stratégique et obtenir son réarmement. Le Quad ne correspond pas vraiment à la vision nippone du monde, qui mise sur un équilibre des puissances et sur l'acquisition d'un rôle mondial pour Tokyo dans une optique multipolaire et non pas sous la dépendance américaine. Son successeur Yoshida Suga a désormais les mains libres pour agir, avec une ligne stratégique bien tracée. Quant à Berlin, elle profite de l'intérêt que lui portent l'Inde et le Japon mais aussi le Kremlin, lequel est obsédé, au moins depuis 2017, par le risque que la Russie ne soit phagocytée par la Chine dans le cadre de son supposé *partnership* obligé avec elle, et dont il voudrait s'extraire grâce à la collaboration avec une UE plus affirmée. Sur l'Union et sur son renforcement, nous reviendrons sans tarder.

Un autre théâtre de confrontation est le Proche et Moyen Orient, qui englobe la Méditerranée où conflue également la dynamique africaine. L'avenir économique, comme celui de la puissance, est lié en grande partie à la reprise de la *Green Economy*, dans laquelle sont, pour le moment, engagés trois acteurs et demi. Les trois premiers sont la Chine, l'Allemagne et les Etats-Unis. Le dernier est la

France. La compétition pour mettre la main sur les sources énergétiques innovantes est ouverte, mais celles-ci interfèrent avec d'autres, contrariant tous ceux qui vivent du pétrole et du méthane, c'est-à-dire qui les produisent et les distribuent. Lesquels, à leur tour, en sont réduits à lutter entre eux, comme on a pu le noter récemment avec la Russie et l'Arabie Saoudite. La *Green Economy* laisse prévoir évidemment une consommation de matières premières bien différentes de celles qu'on utilise aujourd'hui. Dans cette optique, la nouvelle compétition géopolitique va impliquer les pays producteurs de lithium et de cobalt, indispensables à la fabrication des batteries du futur. Le lithium, la Chine en possède chez elle, de même que les Etats-Unis. La découverte, ce printemps, d'immenses gisements de lithium en Allemagne, dans la Vallée du Rhin, peut toutefois changer la donne. Par ailleurs, le lithium existe en abondance en Argentine, au Chili, en Bolivie, en Australie ; le cobalt au Congo Kinshasa, au Canada, en Australie, au Brésil, à Cuba, en Nouvelle Calédonie, en Zambie et au Maroc. La Chine en est aussi pourvue, de même que la Russie. Ces ressources contribuent à expliquer l'imprévu, et retentissant, regain de l'actualité pour des pays comme le Chili et la Bolivie. Et la compétition s'étend, bien entendu, à la 5G.

Mais ce qui compte le plus, c'est que les Etats-Unis, tout en la contrant, aient laissé à la Chine les mains libres en Afrique et qu'ils continuent à harceler les Européens pour accaparer toutes les sources énergétiques, classiques et innovantes. Ce qui s'explique très certainement par le vieux fonds idéologique et psychologique américain, qui est la haine du père, c'est-à-dire de nous. Mais aussi, bien sûr par la volonté de maintenir l'Europe à la remorque des Etats-Unis et de l'empêcher de devenir le tiers perturbateur de jeux décisifs. De là découle aussi le virage allemand, et surtout français, vers une unité stratégique européenne pour s'émanciper de la dépendance américaine. Au passage, on note que la France est resté longtemps toute seule à défendre évidemment ses propres intérêts, mais en même temps ceux de tous les Européens, en Afrique et en Méditerranée (dans le Sahel où des intérêts stratégiques sont en jeu), où elle contient aussi les flux migratoires, mais aussi contre l'expansionnisme turc, aussi bien en Libye que dans la mer Egée. L'Allemagne la soutient dans la médiation. L'Italie, à genoux devant Londres, mendie les aides américaine et chinoise; dans le même temps, elle se fait complice de l'islamisme radical en offrant un sanctuaire (entre l'Emilie et les Marches) concédé aux "islamistes modérés" contre Assad par le gouvernement Monti, quand le ministre des affaires étrangères était le souverainiste, aujourd'hui représentant de Fratelli d'Italia, Giulio Terzi di Sant'Agata.

À cette confrontation stratégique sont en partie liés les flux migratoires, l'islamisme radical et le souverainisme, quand celui-ci est conçu comme un nationalisme du pauvre.

II,4. L'unité dans la crise

Je le répète, les frictions, les confrontations, les divisions sont très importantes notamment en fonction de la perspective selon laquelle on les regarde. C'est utile si on le fait dans l'optique de l'acquisition de la puissance et dans celle de sa répartition. Ceci ne doit jamais nous faire oublier l'autre versant, qui est celui de la cohésion et de l'unité d'ensemble du système. Généralement, on s'évite cet exercice pourtant indispensable, et il arrive alors ce qui doit arriver. Ceux qui se marginalisent comme ceux qui ont de la politique une vision provinciale, totalement centrée sur les questions épidermiques - italiennes ou françaises - et sur la mise en scène d'une politique théâtrale, ne risquent pas de comprendre la réalité, mais demeurent prisonniers d'images figées qu'expriment des programmes dépassés. N'étant pas en mesure de hausser le regard, n'ayant pas une perception correcte de l'espace, du temps et de la dynamique des choses, ils sont tout prêts à être manipulés par les centres de pouvoir en place qui les détournent exclusivement contre les forces qui s'opposent à eux. Ne remettant jamais en cause le système capitaliste, ils se laissent manipuler et intoxiquer par de fausses logiques visant à en contester les variantes. De cette impasse surgissent les rhétoriques anti-UE, anti-Euro, voir même contre le Franc CFA, comme cela est devenu la mode dans certains milieux souverainistes italiens. Ce ne sont que des conflits de "clocher", dépourvus de toute critique du système en place, vu que ces courants "souverainistes" soutiennent de fait le dollar, la livre sterling, et, pourquoi pas, le yuan.

On est étonné par l'approximation de ces polémiques "monétaristes" rédigées d'une façon frileuse et bricolée qui, au risque de se couvrir de ridicule encore une fois, avancent l'idée d'émettre de la monnaie sans fondement solide. C'est la preuve que ces "économistes" ne connaissent rien de l'histoire monétaire, ni de l'Histoire tout court, et que les critiques adressées à l'euro sont unilatérales, sectorielles et spécieuses. Si quelques-uns des arguments de la critique adressée à l'euro sont corrects, ils sont extensibles à bien d'autres monnaies, la Lire italienne par exemple, n'en est pas exempte depuis 1981 (même si, de 1943 à 1981, la "souveraineté monétaire" ne nous a jamais garanti la souveraineté politique). Ces critiques, non plus systémiques mais dirigées vers un seul objet (deux si l'on ajoute le CFA), servent seulement à soutenir la longue guerre pour la primauté du dollar conduite par les Etats-Unis à coups d'embargos, de soulèvements, de coups d'Etat et d'assassinats, en particulier contre la menace que représente l'euro. Tout cela doit nous faire réfléchir !

Techniquement, le "souverainisme", terme conçu dans les Loges britanniques, quand il répond à des réflexes conditionnés, fonctionne comme le stalinisme des années cinquante lors des révoltes de Berlin et de Budapest. En effet, en s'imaginant participer à des ripostes nationales au Mondialisme, les "souverainistes" non seulement se trompent quant aux ruptures effectives des équilibres, mais ils se transforment en mondialistes au sens plein, saoulés par leur supposée lutte contre la "souveraineté limitée" que le Mondialisme leur impose, ils s'interdisent de pouvoir retrouver la souveraineté véritable laquelle,

desnos jours, ne peut être au contraire régénérée et réactualisée que dans l'hypothèse d'une confédération/impérium.

Mais celui qui en sens inverse défend, justement et louablement, un quelconque projet d'unification et d'acquisition de la puissance par l'Europe, prend pour sa part le risque de verser dans un impérialisme libéral et de concéder à l'impérialisme libéral européen des valeurs qu'il ne possède pas. Les oligarchies européennes ne se différencient pas particulièrement des autres, et il en va de même du système socio-économique, bien que l'on doive rappeler que, du point de vue social, l'europpéen demeure le moins brutal et le moins esclavagiste de tous les systèmes qui existent aujourd'hui.

L'émergence d'une puissance européenne est indispensable si nous voulons simplement respirer, si nous ne voulons pas disparaître de la surface de la Terre. Mais cette puissance n'est concevable que nourrie par une incessante action culturelle, politique et sociale, sinon elle ne sera qu'une variante de l'existant. Une variante qui, contrairement à ce que beaucoup supposent, est en continuelle progression et est en train de se renforcer, non pas de s'affaiblir. Une variante qui, néanmoins, dans la logique multipolaire, représente un sérieux potentiel dans la lutte contre le Mondialisme. Car, malgré tout, ce dernier l'emporterait en cas de disparition de cette variante libérale comme de toute autre option continentale.

II,5. Terrorisme et “choc des civilisations”

La tentation de toujours considérer le Tout comme s'il était un Tout nous empêche de voir les opportunités et les possibilités qui s'offrent. D'un autre côté, la tentation de considérer les sujets singuliers et les objets particuliers comme s'ils étaient indépendants nous plonge également dans l'erreur.

Un exemple des plus flagrants est celui du soi-disant “choc des civilisations”, sur lequel se greffent les offensives salafistes, les attentats islamistes et tout ce que l'on veut. Ce n'est un secret pour personne que cette manière de voir, dont la pieuvre du terrorisme fait partie, a été entretenue, après avoir été créée de toutes pièces à la fin de 1979 à l'initiative des Américains, des Anglais et des Israéliens avec une participation française suspecte, dans le seul but de se rallier les forces wahhabites et la Turquie. Quiconque oublie tout cela perd de vue la dimension de cette guerre oblique, conduite sans arrêt contre l'Europe sous toutes les formes et contre tous les régimes arabes qui auraient l'intention d'entretenir avec elle des relations organiques. En outre, il n'en perçoit pas les effets collatéraux, ou bien ne comprend pas comment l'utilisation du terrorisme religieux, afin de bouleverser ou de consolider des administrations ou des équilibres de pouvoir par des services étrangers ou locaux définis comme “incontrôlés”, est possible. Sans oublier les bains de sang rituels qui marquent les événements inaugurant une époque. Tel le massacre du Bataclan, par exemple, à la veille de la Conférence mondiale sur le climat. Les haines religieuses, les

visions millénaristes, les délires de l'omnipotence, au même titre que les spéculations en Bourse, font partie intégrante d'un même tout.

Connaître les arrière-pensées des acteurs ? C'est indispensable, si nous voulons éviter d'être bernés, mais néanmoins insuffisant, car il ne faut pas oublier qu'une fois lancées et activées, les suggestions produisent automatiquement une myriade de forces destructrices. Pour comprendre comment tout cela arrive, je conseille de lire les deux essais d'Éric Werner *L'Avant-guerre civile* et *L'après-démocratie*. Cette forme de choc des civilisations évolue dès lors ni plus ni moins qu'à la façon d'un Moloch. Pour en venir à bout, ou tout au moins pour l'affronter, il est nécessaire de faire montre d'un équilibre lucide et ferme.

Nous retrouvons un schéma semblable en ce qui concerne les migrations de masse. Qu'elles soient le fruit de l'idéologie des Nations Unies (après la victoire de 1945) ne fait aucun doute. C'est-à-dire, si l'on veut aujourd'hui, celle qui répond au mot d'ordre de l'*Open Society*. Se focaliser sur ces prémices signifierait toutefois sous-évaluer d'autres éléments essentiels tel que notre crise démographique (et la surnatalité des autres), tel que l'effet de contagion, à l'ère des satellites, d'un imaginaire qui nous représente comme un El Dorado facile à rejoindre; tel que les déséquilibres géopolitiques que constituent les pressions chinoises sur l'Afrique sub-saharienne, poussant les masses vers le Nord. Quant au discours qui conteste le fait migratoire, il néglige ou refuse souvent une série de faits impressionnants. Au sein de l'Union européenne, nous sommes de peu au-dessus du "solde zéro" entre les naissances et les morts. Ce qui veut dire que toute l'Europe est en train de suivre l'Italie, la nation la plus vieille et la plus décrépite du continent. Cet hiver démographique a des effets terrifiants sur la force de travail et sur le potentiel militaire. Si ces deux pénuries peuvent être en partie compensées par la robotisation et l'intelligence artificielle, il n'en va pas de même dans le domaine biologique. Après la fin du communisme institutionnel, l'Ouest s'est empressé de faire venir des gens de l'Est et pas seulement d'Afrique ou d'Asie, mais dans le même temps l'Est européen a connu un déclin démographique et s'est mis à rechercher à son tour de la main d'œuvre extra européenne. Les statistiques officielles décomptent en 2019 dans l'UE 70,5 millions d'immigrés, dont 40 millions proviennent d'autres pays européens. Ceux-ci sont généralement plus qualifiés et intégrés au moindre coût, ce pourquoi ils sont préférés à leurs concurrents. Les pays qui ont une politique sélective soucieuse d'efficacité recrutent de préférence en Europe. Ainsi l'Allemagne, qui compte un bon 50% d'Européens dans son immigration. Quant à l'Italie, qui pense tout le temps uniquement à traire la vache de l'assistance, accueille environ 55% d'extra-européens, l'Espagne 60%. Le Royaume-Uni va jusqu'à 70% et, avec le Brexit, sa dépendance en matière d'immigration par rapport au Tiers Monde s'accroîtra.

Il ne suffit pas, en la circonstance, de dénoncer le "méchant" (quand Soros mourra, beaucoup finiront en analyse, parce qu'il auront perdu celui par qui tout est arrivé, selon eux). Plutôt que de rechercher un bouc émissaire, il est préférable d'analyser le phénomène dans son ensemble si l'on veut en venir à bout. Jusqu'à ce que le Centro Studi Polaris s'en préoccupe, je ne me souviens

pas qu'en Italie quelqu'un ait identifié les enjeux colossaux engendrés par les migrations sous la forme d'espèces sonnantes et trébuchantes. L'immigration est, comme le trafic de drogue, d'abord une source de revenus. Une fois que Polaris l'en eut informée, la droite italienne se prit à ne plus parler que de cela (outre la menace islamiste). C'est déjà un progrès, mais c'est encore loin d'être satisfaisant. Il y a là une réalité à propos de laquelle les oligarchies elles-mêmes tergiversent, étant donné l'excès de l'afflux migratoire. Il faut savoir que l'ONU a admonesté l'UE à deux reprises à cause de sa politique d'immigration jugée trop restrictive, tandis que la politique française au Niger, a réussi à ralentir les flux, un résultat dont ont bénéficié les ministres de l'Intérieur italiens, aussi bien Minniti que Salvini. Mais malheureusement, l'idéologie commune à toute l'UE (et pas seulement à l'UE qui alimente le délire des anti-européistes) fait que cette dernière a les plus grandes difficultés à trouver une solution viable, qui ne se limite pas à proposer des palliatifs.

II,6. La question-Europe

Restons pour le moment sur le plan des divisions, des contradictions. Tout en apportant, cependant, quelque chose de plus à la question de l'Europe. Celle-ci est prise entre deux blocs de contradictions. Le premier est celui qui renvoie aux acteurs mondiaux et à la dialectique à laquelle elle est soumise : avec le système unitaire imparfait dont l'Europe s'est dotée, et avec lequel elle a intégré le système capitaliste global, elle doit louvoyer pour , tout à la fois, s'émanciper des Etats-Unis, négocier avec la Chine, mais aussi assumer politiquement et stratégiquement un rôle de premier plan dans les relations internationales. Le second bloc concerne la confrontation de sa propre ascension (en termes de pouvoir politique, stratégique et fiscal) avec la résilience pachydermique des résidus de toutes les souverainetés stato-nationales. Un problème dont la solution n'est pas évidente, parce que la philosophie de fond de l'UE est paralysante, dès lors que chaque membre détient à peu près le même droit de vote que n'importe quel autre : en théorie, le Luxembourg a le même pouvoir démocratique que l'Allemagne. Les mettre tous ensemble d'accord est compliqué, d'autant que les plus petits (des Pays-Bas à la Scandinavie) ont tendance à reprendre la doxa anglo-américaine pour faire obstacle à notre émancipation. La solution n'est donc pas facile à trouver en raison du manque d'une réelle fusion politique et stratégique, au point que l'on ne parvient même pas à dépasser les rivalités entre les Etats de l'Union. Celle qui oppose la France et l'Italie en Méditerranée en est un exemple; elle constitue une blessure qui n'est pas sans compter. Les solutions existent, au moins au plan théorique, et elles relèvent du vivre ensemble, de la synthèse et de la fusion, selon des formules confédérales et impériales. Elles appartiennent à l'Histoire et elles ne découlent jamais d'un programme unique, mais de progrès successifs. Elles n'obtiennent le consentement que grâce à une accumulation de faits convergents. Or, en Europe, la tendance centripète, condamnée par beaucoup parce que jugée allemande ou franco-allemande et non démocratique ou autre

chose encore, se confronte constamment à la résistance passive de la tendance centrifuge.

Prenons l'exemple italien : on n'assiste jamais à un effort de sa part pour assumer un poids plus grand et spécifique dans l'UE, mais au contraire une propension à toujours saboter le processus et à soutirer de l'argent. Les media et l'opinion publique sont en Italie particulièrement eurosceptiques. Pays colonisé par les Anglais, pillé depuis le sommet de 1992 sur le yacht Britannia, où les "européistes" ont comme référent privilégié un Romano Prodi de la London School of Economics et comme « souverainiste » un Paolo Savona constamment en relation avec la Bourse de Londres. C'est ainsi qu'en Italie, on a communément les mêmes perceptions déformées que l'on retrouve dans la sous-culture souverainiste occidentale laquelle à l'occasion de la pandémie a fini par faire croire à une déroute de l'UE face à la Covid, ce qui est pour le moins erroné.

Avant de jeter un coup d'œil sur ce qui peut se vérifier en matière de conflictualité internationale et dans l'évolution du processus unitaire européen, il convient d'affirmer clairement qu'il s'agit de tendances générales et de logiques de puissance. Tout ce qui concerne les aspects culturels, sociaux, philosophiques et politiques au sens large sont tout autre chose : c'est une question de contexte et d'époque. Les anti-européistes réactionnaires passent leur temps à pointer tous les dysfonctionnements de l'UE constatés au gré des circonstances. Ils ont gravement tort quand ils posent l'équation Globalisme/subversion=UE. Sans avoir nécessairement besoin d'approfondir le mérite spécifique de l'UE - et de son ordo-libéralisme énoncé comme un gros mot (alors qu'à bien regarder il signifie un capitalisme social qui a pour fonction de limiter la dérégulation)- nous pouvons substituer le second terme de la comparaison à plaisir avec chacun des pays occidentaux pour nous rendre compte que le résultat ne change pas. S'en prendre à l'UE en l'accusant de menacer les équilibres en place, c'est faire comme faisaient les communistes dans le passé quand ils sabotaient la production et favorisaient les spéculateurs qui avaient ainsi les mains libres. S'opposer à l'UE au lieu de mener une action révolutionnaire au sein des sociétés européennes revient à jouer les idiots utiles des pouvoirs forts. La rhétorique de l'"abandon de la souveraineté" ne vaut rien, en particulier pour un pays comme l'Italie dont la souveraineté est ultra-limitée depuis 1943, et qu'elle a définitivement perdue avec l'avènement des satellites et certainement pas, comme on le prétend, au bénéfice de l'Europe (évoquée comme si l'on parlait d'une entité abstraite et lointaine), de la France ou de l'Allemagne, mais de ses occupants de toujours, auprès desquels nous continuons à faire la manche, et auxquels nous nous sommes sentis obligés d'ajouter les Chinois. Que la souveraineté soit stratégique, satellitaire, fiscale ou qu'il s'agisse de liberté, elles ne seront recouvrées, proprement et seulement, qu'avec la souveraineté européenne. Tout autre choix est celui des esclaves.

II, 7. Les progrès de l'Europe

La crise de la Covid a certainement relancé la rhétorique patriotarde du clocher, mais cela reste de la rhétorique. Que nous en soyons tous venus, de manière indistincte, au satellite, au télétravail, à la télé-conférence, est évident. Comme l'est le triomphe d'Amazon et d'Ali Baba dans leur confrontation avec la distribution classique et comme l'est aussi la gestion informatique, que ce soit celle de la politique économique et sanitaire quotidienne ou bien de celle qui s'exerce à l'échelle planétaire. Et si l'orgueil national ou régional permet de se satisfaire de peu, il n'a pas empêché la Globalisation d'avancer à grands pas. Celle-ci a ses limites intérieures, héritées des inévitables tendances à la division de l'unité, qui reflètent le contentieux international, lequel connaît pour le moment trois vrais protagonistes : les Etats-Unis, l'Allemagne et la Chine, situation qui peut évoluer du fait de la nécessité pour chacun d'élargir son champ d'influence.

En Europe, les séparatistes, insuffisamment soutenus par les Anglais et les Américains aux prises avec leurs propres difficultés, ont perdu beaucoup de terrain, parce que l'Allemagne a avancé d'entrée les fonds nécessaires au financement de son économie domestique, ajournant ainsi la politique d'austérité, puis elle est intervenue avec vigueur afin que la BCE et les institutions financières européennes relâchent la bride du financement. Quand nous pleurnichons avec la sébile à la main, après nous être révélés, comme l'Espagne, incapables de restaurer financièrement et programmatiquement notre propre économie, l'engagement allemand en faveur de l'Italie, surmontant l'inévitable réticence chauvine de plusieurs pays membres, avec le soutien des agents de l'influence américaine, a fini par être décisif.

Le *Recovery Fund* est le plus grand pas vers le fédéralisme depuis l'avènement de l'euro. Et cela parce que, dans l'avenir, l'on verra des opérations être financées par l'émission de titres souverains, à savoir des actions dont le *Financial Times* écrit qu'elles « renforceront l'autonomie financière du continent par rapport aux Etats-Unis ». En outre, cela ouvre la voie à une Bourse européenne. Les allocations du Fonds européen, que les politiciens de notre contrée provinciale prennent pour une manne tombée du ciel qui vient couvrir leurs dépenses parasites, ne veulent pas comprendre qu'elles sont destinées à tout autre chose. Leur fonction est de financer la transformation énergétique, l'économie digitale, les trains à grande vitesse et les infrastructures, à l'image du programme de réindustrialisation allemand, le plan Industries 4,0 tandis que chez nous, on peut toujours attendre que quelqu'un en fasse autant ! Wolfgang Schaüble, longtemps ministre allemand des Finances, a proposé une espèce de "Nouveau plan Schuman" consistant à financer pendant une décennie les investissements qui permettront de renforcer notre résilience face à la crise. La BCE a mis beaucoup d'argent dans l'affaire : levées financières pour le projet de l'Europe digitale destinée à contrer la concurrence privée en phase de dérégulation ? En 2014, le CFR (le *think tank* privé qui, de 1932 à 2016, a guidé sans cesse la politique extérieure américaine, et donc la politique mondiale) s'était fixé quatre objectifs en Europe et il en a atteint trois, à savoir : favoriser la

réalisation du Brexit, permettre l'accession au pouvoir en Pologne d'un gouvernement russophile, et dans le Sud faire passer l'Italie et la Grèce sous la tutelle d'Israël ; mais il a connu l'échec quant à la rivalité franco-allemande. En effet, Berlin et Paris ont collaboré sur beaucoup de dossiers avec une même vision stratégique, y compris une alliance pour le repérage des matières premières dont a besoin la Nouvelle Economie.

Ces poussées de la puissance européenne pendant la Covid s'accompagnent de succès en matière de relations internationales, qui succèdent à la déroute européenne subie en Méditerranée par la faute du couple Obama-Sarkozy. D'autres stratégies ont été déployées vers le Pacifique et vers l'Afrique. Quant au Kremlin, il a pris acte que la "Doctrine Macron" de la multipolarité offre une ouverture à Moscou.

II,8. Les perdants de la Globalisation

L'autre grande ligne de faille que nous observons est d'ordre social, économique et culturel. L'antagonisme qui en découle nourrit le populisme, lequel a tendance à regrouper toutes les "victimes de la Globalisation", qu'elles soient culturelles ou économiques. Il leur sert de mégaphone pour faire entendre leurs plaintes, mais sans savoir à qui s'adresser ni quoi obtenir, vu que l'imaginaire dans lequel se déploie leur protestation appartient au passé. Et comme personne n'est en mesure de leur offrir des instruments de lutte ou des moyens d'agir, leur agitation reste inoffensive et nourrit l'attentisme.

En gros, on peut résumer cette contre-opposition dans l'antagonisme entre les spéculateurs et les parasites, d'un côté, et les producteurs et petits entrepreneurs de l'autre. Néanmoins, il n'en va pas exactement ainsi, parce qu'entre les spéculateurs la guerre est acharnée : déjà ils s'étripent à propos des paris sur les produits boursiers dérivés et sur la date de la fin de l'épidémie. Ils se donnent des coups de couteau, et ils se livrent à toutes sortes de pressions et d'embrouilles dans tous les domaines, épidémie comprise, bien conscients que certains en sortiront enrichis et d'autres ruinés. La même chose se passe chez les producteurs, que les conditions économiques contraignent à jouer le jeu ou à faire faillite. Ces perdants de la Globalisation ne risquent pas de profiter du système et n'ont pas de perspectives. D'autre part si, avec *Orientamenti & Ricerca*, depuis notre exil en France, nous avons anticipé, au milieu des années quatre-vingt, une telle réaction populiste, similaire aux mouvements sociaux des années trente, face aux conséquences prévisibles de la dérégulation, nous avons prévu aussi que les politiciens mondialistes réagiraient. Quasiment au même moment, on assista au réveil de l'extrême droite européenne de la part à l'initiative d'un rabbin américain qui offrit des soutiens en échange d'un certain nombre d'abjurations historiques et idéologiques, tandis que certaines franges catholiques réactionnaires, qui ne cachaient pas leurs relations avec la CIA, se lancèrent à la conquête de la droite radicale. Dans ces deux cas, on restait tout de même dans le domaine des marginaux.

Par la suite, le populisme a été récupéré par l'*establishment* mondial, qui en a fait en quelque sorte une de ses succursales. Le seul à avoir devancé l'oligarchie fut Jean-Marie Le Pen, le mouton noir, qui ne se laissa pas mettre la muselière. À cette seule exception au sein du populisme, tout au long de son existence celui-ci n'a jamais émis des réponses et des propositions réalistes, qui soient adaptées à l'époque. A la simple réaction pleurnicharde, on a seulement ajouté la revendication du bon sens et celle de la liberté. Mais il est évident que rien de tout cela ne pouvait constituer une politique substantielle ni une perspective réaliste, du moins en Europe occidentale, avec la seule exception particulière du berlusconisme. Un combat acharné s'est déroulé, mais seul un des camps était équipé et organisé, celui de l'*establishment*.

Les perdants de la Globalisation continueront par conséquent à subir invasions et pillages, et à perdre parce qu'ils ne se structurent pas, qu'ils n'ont ni projets, ni états-majors. Leurs chefs sont des popstars qui se nourrissent des foules rassemblées et vivent perpétuellement comme en concert. Ils vendent leur images et leurs cd, mais l'impresario sait parfaitement les contenter, parce ce qu'ils se satisfont d'eux-mêmes. Tandis que leurs chansons sont reprises par beaucoup, le réel, le substantiel, les rapports de pouvoir et de puissance, ne sont jamais abordés, analysés, ni même identifiés. Le défi populiste fournit à l'imaginaire des combats sans issue accompagnant la grande incertitude, tous les éléments destinés à bâtir le scénario parfait de la régulation confiée aux commissaires politiques.

Le conflit ne s'achève pas là, puisque certaines suggestions d'inspiration communiste du système dominant, qui ne se limite pas à exprimer sa haine envers la propriété privée, renvoient à une autre contrainte, existentielle et économique, qui s'assimile à un assujettissement subversif des individus. En particulier, l'intolérance post/féministe (qui ne se borne pas à alimenter une future source de conflit, de type sexuel) participe à la mise en oeuvre de l'intolérance maximale du "politiquement correct", lequel n'a même plus besoin d'un fondement juridique objectif. Nous en avons la preuve répétée et inquiétante non seulement dans la désinvoltée censure privée qui se manifeste sur les réseaux sociaux mondiaux, mais dans les décisions judiciaires absolument iniques qui sont prononcées un peu partout : en Grèce, en Slovaquie, en Espagne, en Italie, mais aussi en France, avec la réforme juridique qui s'y prépare. De tout cela, on ne sortira ni avec le retour au passé ni avec le maintien du présent, encore moins avec le mensonge incapacitant et risible qu'est la riposte populaire et démocratique, qui prétend défaire, à coup de majorités et de désobéissance civile, la puissance technologique et financière dominante. Aucune de ces plaisanteries n'est à la hauteur de la situation, dont la solution ne peut se concevoir qu'au prix d'une régénération, d'une recomposition dans le futur. Un (contre) *Reset*, alors ? Oui, dans un certain sens. Pour pouvoir réaliser quelque chose, on doit d'abord avoir compris aussi bien l'unité du système que ses divisions, sur lesquelles on pourra alors agir. Des divisions que nous avons essayé de résumer et qui, considérées séparément, donnent toutefois corps à des choses certes non extraordinaires, mais qui, si on les considère selon une vue d'ensemble organique et précise, délimitent un cadre potentiellement

appréciable. Dit autrement, elles fournissent une raison optimale pour s'exprimer et continuer à vivre la tête haute.

III - L'UNITE DU SYSTEME

Les divisions, les scissions et les lignes de faille ont besoin d'être déchiffrées. parce que le système oligarchique mondial a la prérogative de falsifier l'actualité pour focaliser l'opinion publique sur des conflits inexistantes ou du moins exagérés, comme du temps de la Guerre froide, en se contentant de survoler ce qui existe vraiment. Ce mécanisme a, depuis quelques années, trouvé une nouvelle formule gagnante : on assiste presque partout au grand équilibre entre des antagonismes virtuels. Qu'il s'agisse de l'Italie, de la France, de l'Espagne, des Etats-Unis et même de l'Allemagne, le schéma demeure le même : un déséquilibre inquiétant qui, en réalité, garantit un équilibre parfait en faveur de celui qui n'a nul besoin d'attendre des consentements, puisqu'il agit en tant que "commissaire technique", et non pas comme tribun ou délégué de base. Je ne sais pas si l'on doit parler de complot plutôt que de complicité naturelle. Le fait est que, je l'avais relevé en 2002 dans mon *Nuovo Ordine Mondiale tra imperialismo e Impero*, le système démocratique repose sur une schizophrénie congénitale et il a besoin de répandre un rideau de fumée. Pour des motifs plus psycho-analytiques que politiques il s'agit de préserver ce qui reste de la santé mentale des masses, qui ne sont pas appelées à gérer le Chose Publique, mais doivent croire le faire par délégation ou par médiation. Les divisions en réalité existent et sont profondes, mais elles ne correspondent pas, sinon en partie, voire pas du tout, à celles dont on parle dans les débats politiques : elles sont tout autres. Nous avons essayé de rendre l'idée de ce dont il s'agit dans le chapitre précédent, en dénonçant les lieux communs de l'idéologie psychotique et des convulsions spatio-temporelles dans lesquelles se fourvoient les interprétations actuelles du populisme sous toutes ses nuances.

Maintenant, nous allons plutôt nous concentrer sur l'unité du système, définie à partir de sa logique de la préservation de ses intérêts de caste (plutôt que de classe), qu'il lui faut défendre et renforcer malgré les querelles intestines.

III, 1. La "Dictature sanitaire"

Le mode unitaire, totalitaire et centralisé, selon lequel s'est déroulée la gestion de la Covid, impressionne. A quelque latitude que l'on se trouve, dans n'importe quelle situation que l'on soit, ce que l'on désigne en termes simples comme la "Dictature sanitaire" a imposé sa loi. Le martellement incessant, minute après minute, tous les jours, pendant des mois, a été, lui-même pandémique et contagieux. La sensation d'une foule menacée par la peste a servi à faire passer au second plan le démantèlement du système sanitaire provoqué dans les années quatre-vingt par la dérégulation. La mobilisation pour la Covid a aussi déclassé toutes les autres maladies dans la catégorie B, ce qui a entraîné une série de décès pour problèmes cardiaques ou oncologiques. Tout cela a produit

l'agenouillement moral et psychologique des masses, avec pour résultat leur consensus impuissant.

Cette menace, on préfère l'appeler Covid, qui sonne comme le nom d'un ennemi terrifiant, invisible et inconnu. De sorte que nous voilà, tremblants et paralysés, à implorer que leurs Seigneuries nous libèrent de l'épidémie ! Et qu'elles nous dictent des lois spéciales. afin que nous retrouvions l'apaisement. Avec une série de déclinaisons locales, évidemment ! Chez nous, qui nous sommes inventés un "Modèle Italie" tout à fait inexistant, nous avons appliqué les mesures parmi les moins efficaces, avec un mélange de précipitation, de superficialité, de mendicité, d'hystérie et de charlatanisme. Mais nous l'avions prévu. Idem ailleurs, en tenant compte des différences dues à la situation concrète, en raison soit d'une technologie plus rare soit d'urbanisations ingérables, comme les favelas, ou de populations moins disciplinées à cause de leur culture ethnique. Il y a eu en réalité trois modèles différents d'imposition des règles. La Chine a imposé le totalitarisme absolu, la Suède une tenue en laisse souple, l'Allemagne une approche systémique. On peut ajouter la Corée du Sud, qui a adopté un modèle s'inspirant du chinois avec des arrangements à l'allemande. Tous les autres sont restés dans une zone grise, parmi lesquels nous-mêmes.

Chacun a donc adapté les directives à sa propre anthropologie. Quoiqu'il en soit, nous avons eu droit à une impressionnante gestion centralisée du traitement des données et des mesures contraignantes. Il est évident que, si quelqu'un connaît la vérité sur le virus, il ne l'a pas révélée. D'où vient-il exactement, comment s'est-il développé, comment peut-on l'affronter, voilà des interrogations auxquelles seuls les initiés peuvent répondre. Ce qui jusqu'à présent a prévalu est néanmoins le contrôle général, malgré les débuts d'une nouvelle éthologie propre à un troupeau terrorisé. Sur cela, l'oligarchie dominante n'a pas bronché. Bien qu'immobile, elle n'a pas de honte à afficher son omnipotence, piétinant même avec désinvolture les quelques formes d'engagement sur lesquelles se fonde le compromis socialdémocratique. De là-haut, ils sont en mesure de décider la détention de milliards d'individus et de définir un futur sous conditions dans lequel la liberté trouve vite ses limites. Cela a poussé un nombre considérable de personnes à comprendre que le jeu était truqué, surprises et scandalisées par les garanties suspendues, la dictature au nom de l'urgence, la mort dans la solitude et les funérailles interdites tout autant que par les intrigues électorales.

Un réveil brutal et douloureux pour ceux qui voyageaient en somnambules dans Matrix !

De pair, avec la prise en compte de cette violence centralisée, programmée et globalisée, sont apparues quelques considérations qui pêchent cependant par un manque de connaissances préliminaires comme de vision d'ensemble. On a dit que tout cela serait un plan pour réaliser un gouvernement mondial, pour contrôler toute la pensée de l'humanité, pour nous déshumaniser, pour préparer la *Green Economy* ou la 5G, ou pour nous faire vacciner sur le champ et nous tuer parce que nous sommes trop nombreux.

Or, personne ne veut imposer de gouvernement mondial, tout simplement parce

qu'il serait fragile et potentiellement instable car soumis à des règles institutionnelles : celle qui existe aujourd'hui, est déjà une gouvernance mondiale que la pandémie a indiscutablement renforcée, mais telle qu'elle est, elle est optimale, sans besoin d'une mise en scène institutionnelle. Quoi qu'il en soit, il s'agit toujours d'une gouvernance assurant l'unité des divisions, c'est-à-dire d'une gouvernance qui cherche à résorber les scissions à l'intérieur de l'unité et qui, à cet effet, adopte des mesures préventives. Ces considérations ne sont pas une nouveauté. En leur temps, les Brigades Rouges, comprenant tout de travers et marquées par une bonne dose de paranoïa idéologique, entendaient dénoncer le SIM (l'Etat Impérialiste des Multinationales), tandis que d'autres aujourd'hui pensent qu'il s'agit du Bilberberg. En réalité, cette gouvernance respecte les règles de gestion d'un système capitaliste globalisé, qui fait abstraction de la farce institutionnelle de la démocratie. Ni plus, ni moins, et surtout rien de plus ! En ce qui concerne nos pensées et nos mouvements, nous sommes déjà tous enregistrés et contrôlés, non seulement à travers le réseau de nos portables, mais encore avec la puce qui se trouve dans nos cartes bancaires, sans parler de la technologie de nos automobiles, à partir du navigateur. La *Green Economy* est en préparation depuis plusieurs années. La 5G est imminente. Dans tous les cas, pour nous empoisonner ou nous infecter ou même nous exterminer par trahison, on n'a pas besoin de vaccins, car on peut le faire de façon plus simple et plus rapide. Par ailleurs, des vaccins obligatoires nous en avons déjà en grand nombre, il suffisait de transformer l'un d'eux, plutôt que d'en inventer un contre la Covid. Que la pandémie soit tombée à l'aveuglette (je ne sais pas si provoquée ou exploitée) est évident. Dans les milieux financiers, on attendait une grande crise au début du printemps 2020, et nombreux étaient ceux qui disaient qu'elle s'ouvrirait « avec une épidémie ou une guerre ». Ce qui peut nous inviter à penser mal ! D'autre part, le *Reset* est préparé depuis longtemps, et son premier vagissement n'a pas été émis par Greta, avec sa pandémie verte du rêve de divinisation de la Terre et du fff (=666), mais par la Conférence Globale sur le Climat à Paris de décembre 2015, tout de suite après le massacre du Bataclan.

On peut aussi imaginer une programmation rationnelle, consistant à réduire de façon drastique la consommation de pétrole et de méthane, par crainte que ces ressources ne s'épuisent avant que la soi-disant énergie verte autorise à maintenir un certain style de vie. Cela expliquerait rationnellement ce qui, jusqu'à présent, se montre à nos yeux comme délirant. D'une façon ou d'une autre, certains protagonistes s'y réfèrent, vu que certains milieux oligarchiques illuminés (ou plutôt enfumés) ont, de manière répétitive, invoqué la crise, et même la mort de milliards de personnes, laquelle aurait précédé l'avènement de la démocratie directe (digitale). Ces mêmes milieux ont littéralement donné vie au mouvement 5 Etoiles en Italie et à La République en Marche en France, en rendant inefficace, car très mal préparée, l'administration politique confiée aux nouveaux arrivés. Dans les deux cas, la culture et l'idéologie se sont révélées d'extrême-gauche, mais si 5 Etoiles a plutôt déployé une politique de gauche, Macron a, en matière de politique extérieure et d'immigration, conduit une politique qui relève de la droite capitaliste. C'est la division dans l'unité...

Etant donné qu'entre les castes oligarchiques et les gens, il existe un abîme, une ropture radicale de niveaux, je suggère que, dans la conjoncture globale actuelle, les premières ont décidé d'essayer de venir à bout des questions essentielles en écartant la masse des prises de décision et en la préparant anthropologiquement à celle qu'on définit comme la "Nouvelle Normalité", avec pour effet que les contentieux et les conflits se sont par la suite intériorisés. Le troupeau, fils de la démocratie, est au pied, gardant espoir en ses maîtres et implorant leur bienveillance.

Tandis qu'aux plus hauts niveaux on suit un programme défini, en bas, dans le bercail global, on s'habitue à être dépendant de tout, on assume le sentiment de culpabilité (si les contagieux ne diminuent pas, c'est notre faute), on crée une pandémie de l'angoisse. En outre, l'usage des données et des graphiques et leur lecture publique révélant amplement l'absence de toute méthodologie confirment ce que soutient l'entourage des Rockefeller, pour qui nous sommes définitivement des idiots qui ne peuvent être sollicités pour des décisions qui pourtant nous regardent. C'est une affirmation glaçante, mais si l'on admet que que l'origine de tout cela remonte à presque huit décennies d'impérialisme démocratique, il est impossible de leur donner tort.

La Covid s'est révélée source de gains dans divers domaines (hospitalier, administratif), pendant que l'on laissait mourir les anciens improductifs, en les confinant parmi les positifs dans les Ehpad. Une décision, révélait le gouverneur de la Lombardie, émanant de l'Organisation Mondiale de la Santé ! Mais l'essentiel est bien ailleurs : comment et quand pourra-t-on enfin sortir de la bulle des produits boursiers dérivés et des impositions de la Nouvelle Economie ? L'agonie prolongée de la Covid sert de cadre aux tensions internes et aux programmations oligarchiques, tandis que la Globalisation de la masse des lâches dénués d'esprit critique progresse toujours.

III, 2. De fait, c'est une métastase

Nous nous trouvons en présence d'un changement d'époque. Dicté par une volonté ou par la force des choses ? Ou même encore par la force des choses à laquelle participe une volonté oligarchique ? Difficile de le dire avec précision.

Probablement sommes nous en train de payer les ravages produits par la révolution technologique et satellitaire, qui n'a pas cessé de modifier l'anthropologie, la société, le pouvoir et l'économie depuis au moins vingt-cinq années de suite. La technologie moderne a phagocyté tous les domaines dans lesquels elle s'est déployée. Elle a renversé et balayé une série infinie d'habitudes mais aussi de postes de travail. En économie, elle a soutenu la finance spéculative en l'aidant à dévorer la production et la libre initiative. Ce faisant, elle s'est révélée être une métastase, laquelle pour se renouveler a besoin de dévorer les cellules saines qui se régénèrent. Et c'est précisément cette nécessité qui ressort des documents préparatoires de Davos. Souvenons-nous que nous faisons face, non pas au cosmos mais au chaos organisé (le chaos

en fait, est organisé mais toujours désordonné). Réussir à faire que la métastase continue à se nourrir des cellules saines, en régénérant en même temps ces dernières (à savoir les petites et moyennes entreprises) est loin d'être acquis. Comme il n'est pas certain non plus de pouvoir mettre effectivement d'accord les oligarchies chinoise, américaine, britannique et européenne sur la nouvelle régulation du *Reset*, concernant l'unité de fond qui est à la fois idéologique (communiste/capitaliste), culturelle (néoféministe, LGBT) et technologique, les divisions ne manqueront pas de se dessiner. Le contrôle sera ultérieurement renforcé parce que l'appétit vient en mangeant, et celui qui a accès aux données pour des motifs qui ne sont pas seulement commerciaux n'en a jamais assez. L'effort pour assurer un avenir confortable aux métastases va être ardu et plein de risques, mais une chose est certaine : les métastases vont croître.

Ainsi, conformément à la manière prévisible selon laquelle se décideront les équilibres au sein de l'oligarchie mondiale, nous allons vers une société moins libre, avec des espaces rares accordés à la propriété privée (qui pourrait même se retrouver entièrement ou partiellement confisquée en termes de biens immobiliers ou de comptes bancaires, si l'on décide d'une remise générale de dette financée de force par les particuliers). La libre initiative sera impossible sans coopération ou coordination. Nous aurons probablement droit à une forme quelconque de revenu universel. Nous pourrions être confinés en télé travail, avec des jetons de productivité, exilés dans une dimension qui fait penser aux Beatles du « *Nowhere man sitting in a nowhere land* », et pourrait réduire complètement le tourisme de masse aux dépens de la faculté de voyager. La liberté de manifester et de penser sera peut-être restreinte, comme dans les pays communistes. Il ne servira à rien de miser sur le mécontentement général, parce que le communisme utilise l'excommunication collective à l'encontre de quiconque, en acte ou en pensée, se met en dehors de l'Être suprême collectif. Comme on l'a déjà expérimenté lors de la pandémie, on montre du doigt comme semeurs de peste les plus rétifs à se laisser enrégimenter. Cela entraînera, pour peu que les pouvoirs s'en inquiètent, le plus grand nombre à participer, d'une façon ou d'une autre, aux rites de sacrifice et de phagocytage de tous ceux qui n'acceptent pas la soumission, de quelque milieu qu'ils soient, vu qu'ils seront "hors communion" par rapport au troupeau qui se pavane dans son obéissance, cette ultime forme d'identité. Personne ne battra un cil quant à l'évidente fausseté des accusations et de leurs mobiles. Quand les communistes élevèrent un mur à Berlin pour empêcher la fuite vers l'Ouest et cacher leur faillite, ils affirmèrent qu'ils l'avaient fait pour se protéger des fascistes. Ce mensonge insolent accompagna ainsi cette ligne de démarcation et de terreur pendant vingt-huit ans, démontrant qu'il n'est pas indispensable d'être sincère ni crédible pour faire fonctionner la machine de la dissuasion et de la répression.

La démocratie deviendra télématique, du style "Plateforme Rousseau" (celle du mouvement 5 Etoiles). Quiconque reste attaché à la croyance en la démocratie se devra d'y réfléchir : la transparence ne sera plus nécessaire pour que le vote existe, comme il ne sera plus nécessaire d'avoir une majorité réelle pour gouverner, ni non plus que la majorité des gens soient satisfaits de leurs conditions de vie. Comme c'était le cas dans les régimes communistes, au moins

en Europe, l'uniformisation au sein d'un système carcéral à ciel ouvert sera imposée par les gardiens de la pensée et du geste, tandis que la justice sera administrée par des commissaires politiques portant la toge. Entre la masse prolétarisée sans culture et sans style de vie et une hyperclasse internationale qui profitera de tous les privilèges, un fossé se creusera. Les garanties sociales acquises disparaîtront, et on ne pourra faire face à cette situation qu'avec de la créativité. Quoiqu'il en coûte, et indépendamment des résultats des luttes dont l'effet demeurera, quel qu'il soit, décisif, car ce sera toujours bien autre chose que de vivre dans une Europe *player*, plutôt qu'en tant que figurant, dans le nouveau Tiers Monde qui constituera notre avenir si nous cédon's aux sirènes d'un certain souverainisme.

III, 3. Satanisme ?

Cette unité a-t-elle une raison d'être historique, métahistorique et métaphysique ? Je dirais oui, mais nous devons bien nous entendre. Le modèle tel qu'il est imposé est métaphysiquement subversif. Il a substitué l'Utopie au Mythe, ou autrement dit l'Illusion du Devenir au modèle de l'Être. Il exprime une vision linéaire et déclinante du temps, contraire à la circularité et il propose des versions diverses et variées de la "Terre Promise". Il a fait de sa métaphysique une pensée avide, insatiable, ennemie de toute forme et de toute identité. A la différence de la hiérarchie et de son imaginaire pyramidal, cette métaphysique ne peut pas construire des pyramides, pas même renversées, sinon sous forme de farce ou de caricature. Son sommet se révèle être un gouffre. On peut le reconnaître dans toutes les conceptions religieuses antiques qui furent en mesure de lire le futur. En nous plaçant dans la vision religieuse de notre époque, on peut dire que le modèle dont on parle et que l'on observe aujourd'hui est, selon sa propre définition, un *Satanisme*.

Si l'on veut bien regarder plus en arrière, en nous référant à des conceptions plus antiques qui ne se fondent pas sur le dualisme Bien/Mal, on se rend compte que nous nous trouvons, d'une façon ou d'une autre, en présence du même phénomène. En fait, pour nos anciens, le Mal était l'absence du Bien (soit l'incapacité de hiérarchiser ou de discipliner). Le *Mundus* existait pour protéger l'*Urbs* de l'*Immonde*, où tout ce qu'il y avait de sacré mais aussi tout ce qui n'était pas ordonné et réparti correctement (par le *Rex* et le *Pontifex*) possédait une forte valeur désagrégative et destructrice. Aujourd'hui, ce même désordre, nous l'appelons satanisme. En effet, si l'on considère avec attention ce qui est dit sur Satan (« Il existe mais Il n'est pas ») il s'avère que ce sont les formes du désordre, de la malveillance déchaînée qui, lorsque il n'y a pas d'axe hiérarchique, constituent Satan, lequel se nourrit constamment de toute nouvelle scorie et dégénération. Il s'agit d'un abîme, et non pas d'un sommet, d'un vide et non pas d'une pyramide.

C'est pourquoi toutes les personnalizations de l'Antéchrist et les identifications à la Marque de la Bête sont aussi trompeuses que présomptueuses pour celui qui

les craint, à cause d'une erreur de perspective ou par manque de modestie : dans l'Apocalypse, il est dit clairement que l'Antéchrist aurait trompé quiconque sauf les élus qui l'auraient été eux-mêmes s'ils n'avaient pas été, précisément, des élus. Celui qui entend identifier l'Antéchrist se considère donc automatiquement comme élu tandis que qui, au contraire, est attiré par lui et n'hésite pas à endosser un tel rôle, se trompe lui aussi dans son identification mimétique à quelque chose qui le dépasse.

C'est justement une telle confusion qui accompagne toute attitude satanique, caractérisée avant tout par le désordre, l'absence de conscience et de contrôle de soi, avec la haine du beau, du sourire et du bonheur. Tolkien a donné de tout cela (de Sauron à Saruman) une image assez précise et exacte.

On peut donc assister à tout ce qui arrive comme si c'était la trame de *Rosemary's Baby*, bien que sa mise en scène, imprégnée de suggestions obscures et contradictoires, tourne carrément à la folie. Quand bien même quelques-uns se prendraient pour l'incarnation de l'Antéchrist ou pour un de ses annonciateurs (et, à un certain niveau de perturbation psychique et de possession subtile, cela se peut) leur éventuelle tentative de réaliser à la lettre ce qu'ils ne sont pas en mesure de comprendre ne peut être qu'une illusion. Ce que nous définissons comme satanisme se situe dans les actions, dans les gestes, dans les rites, dans les symboles, dans les pensées, dans les hypnoèses, non pas dans les plans des forcenés s'imaginant pouvoir mettre en oeuvre.

Toujours dans l'ouvrage déjà cité de 2002, j'écrivais que le verbe, qui se décline au passif dans l'ère de la non-conscience, ne peut finalement pas avoir de sujets, mais seulement des compléments d'agent. Le système unique qui impose sa dictature subversive (et, dès lors, satanique) peut avoir lui aussi un Comité Central mais pas un Centre. Son vampirisme dégénéré s'exprime dans chaque forme de dévastation et de cruauté: depuis la pédophilie jusqu'aux sacrifices humains, en passant par toutes les manifestations de destruction du moi (au travers des identités sexuelle, ethnique, culturelle, idéologique jusqu'à la narco dépendance et à l'addiction à l'écran). Et il le fait subtilement, par le biais d'automatismes, de conditionnements psychiques, plutôt que par celui d'actions et de programmes.

On ne répond pas à un tel défi avec un appel à la résistance, parce qu'il ne s'agit pas de quelque chose de solide mais de gazeux. Cela ne se combat qu'avec l'auto-conscience, la verticalité, le sourire, le bonheur, la créativité et le Symbole. Ce n'est pas un hasard si, avec toutes les justifications politiques possibles, les symboles traditionnels sont à l'index aujourd'hui : parce que chacun possède une valeur propre. Comme en ont une les rites, dont certains sont inconsciemment anthropologiques, et qui sont eux-mêmes constamment mis à l'index. Le *Reset* signera-t-il un renforcement du satanisme ? Peut-être, en tout cas celui-ci est intrinsèque à une époque comme la nôtre où Utopie et Subversion se sont substituées aux Archétypes délaissés. Tout au plus, le *Reset* ne rendra-t-il que plus visible ce qui est depuis longtemps.

IV - Contre-offensives

Il ressort de ce qui précède que nous sommes engagés sur deux fronts différents. Celui de la confrontation existentielle, que l'on peut même qualifier de sacrée, et celui de la recomposition politique. Nous devons apprendre à nous concevoir différemment de l'esprit du temps, en refusant toute conciliation avec celui-ci, qu'il s'agisse de ses conceptions, de ses références mais aussi de ses modes de vie. Nous devons cependant remplir la fonction propre à la Révolution Créative, qui consiste à soutenir toujours avec réalisme chaque élément positif, tout en visant beaucoup plus loin. Rien de nouveau depuis la Covid ? Je dirais à la fois oui et non. Les clivages sont plus évidents qu'avant, et la question-Europe deviendra centrale. En même temps, les disparités socio-économiques et la perte progressive de droits et de représentativité résultant du *Reset* rendront urgente et indispensable la créativité révolutionnaire. La confrontation existentielle avec une Globalisation toujours plus accablante exigera de nous les conceptions et les attitudes qui s'imposent, celles du radicalisme aristocratique qu'il faut conjuguer avec la participation populaire.

IV,1. Le défi existentiel

La désarticulation, la perte de verticalité comme celle des références objectives et des facultés critiques sont désormais dominantes et constituent l'essence d'une humanité hypnotisée et vampirisée. Sans aucun courage, elle se cherche en improvisant de façon désordonnée des expériences qui ne sont jamais conscientes. Ce sont ceux-là mêmes qui revendiquent leur propre "normalisation" tandis que toute diversité spécifique (masculine, blanche, éprise de liberté et de responsabilité), ne pouvant avoir citoyenneté dans le monde de la "Grande Soeur", aspire à être banalisée et neutralisée. Ainsi ne reste-t-il rien de l'Éros (élément de première importance dans une véritable civilisation), tandis que ses substituts se partagent (et parfois se rejoignent) entre lubricité et sentimentalisme rassurant, et ils peuvent même s'entremêler. Cette médiocrité se retrouve aussi dans les ambitions et dans la pensée. Nous sommes au Dernier homme de Nietzsche, increvable et résistant comme une puce sautillante. C'est exactement ce à quoi nous sommes parvenus : "Il y a un petit plaisir pour le jour et un autre pour la nuit : mais toujours en veillant à la santé (...) Donne-nous ce dernier homme, ô Zarathoustra, fais-nous ressembler à ce dernier homme, le surhomme tu peux le garder". "Il y a peu ici de viril : on masculinise donc les femmes elles-mêmes. Car seul celui qui est homme suffisamment peut libérer la femme dans la femme". "Je sers, tu sers, nous servons - ainsi va psalmodier aussi l'hypocrisie de celui qui domine - et malheur si le premier des maîtres est seulement le premier des serviteurs!" (Zarathoustra).

Cela rejoint les anticipations lucides de Jünger sur l'impératif d'autonomie et de l'auto-différenciation.

L'Anarque, c'est-à-dire celui qui se donne à soi-même sa loi, s'affirme sans se laisser formater par la "Société" et s'oppose ainsi, même dans les dissonances, à l'*Unicum*, à l'Anarchiste, c'est-à-dire au relativiste, privé de forme, inconscient et finalement toujours asservi. Celui qui ne sera pas l'esclave d'illusions et de besoins fictifs, bien que matériellement pauvre, sera libre et noble : nous annonçons la nouvelle noblesse nietzschéenne. Ces minorités sauront assumer la vocation d'une avant-garde et leur empathie avec la masse, qu'elles n'aimeront vraiment que si elles la méprisent : si au contraire elles s'y mêlent, attirées par elle, elles s'y égareront inutilement. L'engagement se manifeste en profondeur beaucoup plus qu'en surface, il doit tendre à la construction plus qu'à l'apparence, à ce qui est durable plus qu'à l'éphémère, qui recourt au tapage pour dissimuler son inconsistance. La sacralisation de l'espace et des comportements est la seule prémisse possible à la création de nouveaux rapports organiques de type corporatif, identitaire, local. Les autres simulent des rites de contre-initiation ou, en tout cas, de soumission, dont témoignent les rôles qu'ils attribuent au masque, aux "purifications" et à la distanciation. *Masques et visages du spiritualisme contemporain...* Nous pourrions aussi lire cette habitude de porter le masque régulièrement (même quand et où il est inutile, et parfois selon des critères absolument anti-hygiéniques et inefficaces) comme l'affirmation symbolique du règne des bandits. De toute façon, quand bien même ils pourraient s'en passer, ils ne parviendraient pas à renoncer à des appels symboliques et à des séductions obscures.

Pour affronter tout cela, il faut une aristocratie révolutionnaire au sens du latin *re-volvere*, de régénérer. Une aristocratie émergeant du sein d'une société liquide enveloppée par le gaz subversif, qui soit donc légère dans ses liens apparents, indissoluble en profondeur et non psychorigide. Autrement dit, une Fratrie spontanée d'Anarques, liés par la même façon de respirer, d'entendre et de concevoir. Sur ce système nerveux, tout le reste (culturel, social, politique, économique) susceptible de contribuer à composer l'Autrement par rapport à la Globalisation, pourra produire une efficacité réelle, à condition que l'on sache s'adapter aux lois de la société liquide, comme nous l'avons décrit et proposé dans *Aquarius*.

C'est un défi existentiel, sacré et symbolique, qui doit être ainsi conçu. Si l'on n'agit pas radicalement en soi et sur soi, on ne pourra jamais rien changer : on n'en aura que la fugace illusion. Si l'on agit radicalement en soi et sur soi, on peut alors affronter toutes les situations, aussi terribles et horribles qu'elles soient, sans en être bouleversé ni submergé. Si on n'a pas foi en ce principe, non seulement la vie n'est qu'étourdissement et illusion, mais la politique ne sert à rien et n'est qu'une risible comédie. Concernant la réponse politique au sens strict, plusieurs convictions novatrices doivent être mûries, parce que prêcher une liberté volée n'a aucun sens, étant donné que, à l'heure actuelle, la très grande majorité des gens se contentent de grogner seulement pour quelque raison strictement égoïste, mais presque aucun ne vaut davantage que ceux qui décident pour tous dans la grande servitude mondiale. Presque tous sont

aujourd'hui les Derniers hommes nietzschéens et pour aucun d'entre eux il vaut la peine de s'engager.

il en vaut peut-être la peine en pensant à leurs héritiers et à l'éclair du Grand Midi. Certainement à la réorganisation des avant-gardes, en toute lucidité. Ou, pour le dire autrement : "Mais à qui parler si personne ne possède mes oreilles! C'est encore trop tôt pour ma parole".

Une fois de plus, Zarathoustra.

IV, 2. Si tu n'es pas, tu ne deviendras pas

Pas les mêmes oreilles : rien de plus juste. L'humanité a été formatée à partir des nouveaux langages, des nouvelles sonorités, des nouvelles sensations. Elle n'a presque plus rien en commun avec celle non pas des années '70, mais seulement d'il y a vingt ans. C'est comme si, une fois passé le cap du millénaire, elle s'était transformée de la tête aux pieds. Nous assistons à une série de grands malentendus. Égarés dans la dis-sociation moderne qui se recompose pour constituer les ghettos virtuels qui sont les réseaux sociaux mais aussi les tribus urbaines et les hooligans, certains n'hésita pas à s'emparer de l'héritage du passé, d'un passé dont ils savent peu ou rien et qu'ils ont tendance à piller sans retenue ni respect pour se tailler un costume sur mesure qui soit adapté au millénaire. Cela implique non seulement une série d'expressions politiques/idéologiques qui s'opposent totalement à ce dont on se prétend les héritiers mais, surtout, une identification purement subjective à des modèles humains dont la distance ne pourrait être plus grande en termes de sentiment, de volonté et de ce qu'on appelle aujourd'hui la psychologie, ou, plus précisément, le reflet de l'âme. C'est un signe des temps qui pousse à ricaner à tout propos et incite à la caricature et à l'inversion. Ainsi les gauches, pendant des décennies anti-américaines de façon obsessionnelle, sont désormais toutes new-yorkaises tandis que les droites qui s'endormaient dans le cauchemar de l'invasion cosaque, sont maintenant moscovites. Les révolutionnaires nationaux sont passés de l'Europe Nation à la haine du drapeau de l'UE. Chacun devient sa propre caricature, et se transforme en projection inversée de ce qu'il devrait être. Et ce n'est pas tout. Quelles sont les motivations de l'engagement ? Combien sont-ils, ceux pour lesquels ce qui importe est quelque chose d'autre que l'exhibition, l'apparence, le consentement autour de soi ? Combien veulent imposer un Autrement, au lieu de se contenter de quelques slogans et de quelques formules afin de se différencier en surface tout en restant dans l'uniformité ? Pour combien la motivation ne consiste pas à chercher une place et une considération publique tout court ? Combien sont en revanche à la recherche de soi-même et du juste, du devoir et de la connaissance ? Que peut-on attendre des soi-disant avant-gardes, presque toutes ééarées à l'arrière-garde dans tous les domaines et sur tous les sujets ? Beaucoup, mais seulement de façon sélective. Beaucoup, anthropologiquement, dans la sélection des plus jeunes et dans la confirmation des plus âgés. Beaucoup dans la formation des individus différenciés que la dis-sociation actuelle produit presque toujours en autodidactes

comme par un phénomène de compensation de la chute culturelle massive parmi les vingt/trente ans, un peu partout en Europe.
Rien politiquement, du moins pas si on continue comme ça.

IV, 3. Mais de quel peuple parle-t-on ?

Et le "peuple"? Ce ramassis d'individus-masse agrippés à leurs égoïsmes, fondamentalement hypocrites et calculateurs, capables de grands discours hystériques sur les réseaux sociaux, mais qui ne se battent pour rien ni personne ?

L'écrivain Flaiano disait des Italiens qu'ils dressent des barricades avec les meubles de leurs voisins. Mais il ne s'agit plus aujourd'hui que de menaces, celles de barricades qu'ils n'élèveront jamais. Que veut ce peuple, même dans ses plus grands élans de populisme ? Faire savoir qu'il est mécontent et le faire comprendre à ceux qui sont aux manettes, lesquels devraient, on ne sait pas bien pourquoi, revenir sur leurs décisions. Quand les quatre plus grands syndicats ont défilé ensemble à Rome contre la réforme Fornero qui piétinait les retraites, les seuls slogans forts venaient de l'UGL Télécommunications, où je défilais moi-même, et d'une fédération à gestion rouge. Ils furent étouffés par la foule qui disait « Nous devons nous montrer citoyens et raisonnables ». Si le gouvernement avait pensé à leur prendre 10, face à cette réaction terrible, il leur a certainement arraché 20 ! Les mécontents pleurnichent et délèguent, prêts à tourner le dos à ceux qu'ils ont laissé aller au baston pour eux. Ils ne sont prêts ni à se battre, ni à prendre des risques. Si les restaurateurs italiens étaient restés ouverts dans les centres-villes le soir et à bas prix, le gouvernement aurait été contraint de modifier le Décret du Président du Conseil des Ministres : ils n'étaient pas disposés à le faire, ils voulaient juste demander une indemnisation qui, après cette démonstration de colère impuissante et lâche, arriva encore plus chiche et tardive. Ce n'est que justice. Ceux qui sont allés dans la rue manifester pour eux n'ont rien fait de mal, tant par devoir que par expérience. Mais qui l'a fait dans une perspective politique, est admis à l'hôpital psychiatrique d'office. Il faut cependant noter que les seuls qui se sont battus pour leur liberté ont été les très jeunes. Ceux qui ont été accusés de répandre la pandémie en faisant la fête et à qui on vole leur jeunesse.

Puis il y a l'obsession du changement de gouvernement, comme si un gouvernement avait réellement des pouvoirs importants ! Tout est alors conçu en fonction de la compétition électorale. Sans entrer dans les mille dynamiques et les mille mécaniques propres au vote, lequel n'est pas seulement le fruit d'un consensus visible, à quoi bon se donner tant de mal, puisque ce n'est pas par cette voie que l'on accède au pouvoir ? La dialectique électorale revêt une certaine importance au delà du théâtre de boulevard. Non pas sur des questions de fond, car on en reste à la périphérie de la réalité sociopolitique post-démocratique, à part ce qui concerne l'administration locale, la gestion des fonds, le financement (ou l'interruption du financement) des formations de politique réelle telle que les associations, les coopératives, les centres d'études. En deuxième analyse, elle peut également

garder un rôle dans la contestation des valeurs, comme la politique du genre. En bref, la politique électorale a aussi du sens, à condition de l'approcher de manière froide, cynique, pour ainsi dire chirurgicale, exactement comme celle qui est en place, et à condition que soit dépassée et définitivement mise de côté la Fée Morgane aujourd'hui anti-historique qu'est devenu le modèle du parti "stalinien". Force est malheureusement de constater que, sur les deux fronts (rue et vote), on n'assiste pas à la constitution d'avant-gardes conscientes. Au contraire, chacun est à la merci du courant, oscillant entre des barricades avec des meubles hors d'usage, erigées lors de fausses escarmouches qui, quand les gens vivaient dans le réel, auraient été considérées comme des simples bousculades et des divagations de révolutions électorales par lesquelles un soi-disant peuple se réapproprierait la souveraineté perdue, en se la faisant restituer par les puissants, lesquels seraient tenus de respecter le désir de celui qui hurle à la lune.

Ainsi, entre ces deux gueules de bois sans alcool, nous assistons à l'apparition de fantômes qui se présentent pour aller à droite et à gauche, et qui, en se remplissant la bouche de banalités dépassées depuis vingt-cinq ans et en s'inspirant d'ailleurs du credo dominant, brandissent la défense de la démocratie et de la Constitution.

"Le carrosse avance tout seul, avec ses reines, ses fantassins, ses rois. Ris bouffon, par chance, ainsi la mort s'en va" chantait Renato Zero. Si au moins ils savaient rire !

IV, 4. La situation est optimale

Mais attention : que tous les présupposés et les comportements adoptés jusqu'à présent se révèlent grotesques et complètement inutiles devant l'épreuve finale à laquelle nous confronte un roi enfin nu, c'est loin d'être négatif et désespérant. Cela nous permet précisément son contraire : agir avec bon sens, en profondeur et le cœur joyeux, faisant justice de tout ce charabia qui n'a servi qu'à boucher toutes les issues.

Pour ce faire, nous devons cependant adopter une série de points fermes et de visions bien précises.

- Tout d'abord, le défi existentiel dont nous avons parlé doit être la condition *sine qua non*, la base du raisonnement. Parce que s'il s'agit simplement de repeindre la cabane ou d'en changer le mobilier, c'est du temps perdu.
- De là découle un radicalisme aristocratique et sélectif, qui se traduit par la prédominance à donner à la formation des personnes qualifiées et par le choix, toujours et en toute circonstance, de privilégier précisément les relations qualifiées par rapport à d'autres objectifs quantitatifs et immédiats. Ces derniers ne doivent pas être négligés, mais considérés comme subordonnés au premier.
- Cette formation doit viser à la constitution d'une avant-garde consciente et dotée, techniquement, de moyens et de méthodes.
- À partir de là, il convient de développer un raisonnement stratégique.

Ce raisonnement stratégique doit se doter d'une vision programmatique s'articulant sur deux plans :

- le premier est celui des programmes proprement dits, qui servent à faire circuler des thèses et des propositions tant en direction du grand public que, surtout, des professionnels (politiques, universitaires, opinionmakers, think-tanks) ;

- le deuxième concerne les faits concrets, qui doivent eux aussi obéir à une stratégie. C'est-à-dire qu'ils doivent respecter les lignes stratégiques mais, en même temps, être en mesure d'organiser des espaces libérés de contre-pouvoirs ou d'autonomie sociale et/ou locale, allant dans le sens d'une restructuration par rapport au *Reset*.

Avant de proposer des exemples concrets, récapitulons les critères à partir desquels il est possible et souhaitable d'agir, comme dit plusieurs fois et tel que résumé dans *Aquarius*.

IV, 5. Les Critères essentiels

Conformément à ce que j'ai écrit il y a plus de deux ans et demi, je rappelle ces deux postulats. "Il est tout à fait normal que l'on soit entré dans cette nouvelle ère avec en tête les schémas mentaux que nous avons auparavant, et que l'on ne réussisse donc pas encore à la comprendre, tout en nous adaptant de façon animale à toutes ses exigences. Malheureusement, à peine est-on parvenu à s'en rendre compte qu'on est déjà appelé à de nouveaux défis, lancés par la génétique et la cybernétique, la robotisation du travail, les nouvelles règles existentielles et les nouvelles formes de conflits internes, où s'entrelacent les fractures de l'unité sociale et les affirmations bestiales de l'individualisme atomisé tout comme les conflits acharnés et insolubles dans tous les domaines (idéologique, sexuel, religieux), selon un schéma déjà identifié par Eric Werner. Le tout se produit au moment précis où le Pouvoir lui-même évolue, balançant entre la surconcentration des pouvoirs forts (mais toujours divisés dans leur unité) et la diffusion d'autant de pouvoirs individuels, en fonction du délitement progressif des corps intermédiaires. Ce qui implique une double tendance, égale et contraire : à l'universalité et à la localisation. Une cohabitation forcée qui, un jour peut-être, trouvera sa solution dans la seule forme possible : la forme impériale".

Et encore:

"Le seul objectif efficace est de transformer la transformation; d'introduire de nouveaux symboles, couleurs et signes, et de tracer un lit différent au fleuve où coule cette phase historique impétueuse. - La réalité sur laquelle il faut agir étant très articulée et fragmentée et les lois communicatives et organisationnelles de notre époque étant liquides et fluides, il est indispensable que l'on s'organise de façon articulée et différente, non monolithique et encore moins uniforme. - Nous devons acquérir une nouvelle conviction, à savoir que, d'un côté, il doit y avoir la dynamo, une sorte de moteur à traction arrière ou, mieux encore, un générateur, et de l'autre côté que ses effets doivent se manifester partout, de façon totalement transversale, donnant vie aux germes d'une Nouvelle Synthèse

en devenir, porteuse de nouvelles connotations, qui pourra et devra se réaliser dans le temps".

C'était écrit en 2018, mais c'est encore plus vrai à l'heure du *Reset*.

IV, 6. Les Points fermes

Il s'agira d'accompagner la transformation en opposant des contre-transformations spontanées et parallèles, de manière à les orienter dans la bonne direction.

Dans cette optique, il sera évidemment indispensable de conserver une vision d'ensemble et une ambition stratégique inentamée.

Ce qui signifiera toujours prendre position, dans les conflits, en faveur des principes suivants :

- Civilisation Européenne
- Particularité, universalité et rôle de la Patrie dans une dimension continentale
- Unité et puissance européennes dans toutes les articulations, peu importe leur prix
- Projections externes vers l'Afrique et le Pacifique
- Multipolarisme et Interculturalisme
- Corporatisme
- Production
- Démographie
- Liberté
- Socialité
- Nature et bon sens

Il est à la mode de scinder ces arguments et de faire en sorte que les partisans des uns et des autres s'affrontent bêtement entre eux. C'est inacceptable et doit être surmonté. Ce qui est possible si on possède une vision correcte et lucide de l'ensemble et une idée cohérente du monde.

Tout cela peut se faire sur le plan théorique, mais il faut le qualifier par une série de propositions réalistes, actuelles et tournées vers l'avenir.

Mais il faut aller bien au-delà du plan théorique et de l'énonciation pour le plaisir d'énoncer, car des concrétisations réelles sont nécessaires, et elles doivent s'exercer dans deux directions. Vers les mobilisations populaires, pour leur offrir un exutoire au sens corporatiste et en faisant appel au lobbying populaire. Vers les élites, par la contamination intellectuelle et culturelle, avant d'être politique. Il faut faire feu de tout bois et ce n'est pas impossible.

IV, 7. Cela en vaut-il la peine ?

On objectera qu'il ne sert à rien de s'engager pour un projet si celui-ci reste prisonnier de la structure capitaliste globale, de l'empire de la finance, de la mentalité communiste, des conceptions subversives et du totalitarisme orwellien. Qu'est-ce qui change - se demandera-t-on - si Berlin gagne du terrain sur Pékin ou Londres sur Paris ? Qu'est-ce qui change alors pour une Italie à la dérive ? Dans l'absolu la question se pose, mais seulement pour ceux qui capitulent, pour ceux qui, aux prises avec le *Reset*, sont tentés de se réfugier dans les bras de Fukuyama et ses délires sur la "Fin de l'Histoire".

La reddition est psychologique, psychique, morale. L'Histoire ne se terminera que par l'extinction de l'humanité.

Bien sûr, si rien ne change dans les caractéristiques générales du système, les conditions de vie, elles, changent en fonction du développement de la zone géographique dans laquelle on vit, de même que les garanties sociales. Il s'agit ici d'un modèle européen, qui peut tout au plus nous intéresser en tant que partie prenante, mais guère beaucoup plus.

En particulier, si l'unité finit par avoir raison des scissions, c'est-à-dire si l'Allemagne ne réussit pas à entraîner l'Europe vers la réalisation du troisième pôle mondial, mais que celle-ci se cantonne au rôle de médiatrice, auquel cas elle sera une simple variante géographique de l'uniformisation mondialiste, objectif que l'équipe de Biden et Kamala Harris ne cache pas vouloir promouvoir. Les oppositions objectives restent néanmoins considérables et il faut en tenir compte, en abandonnant toutes les tentations eurosceptiques, qui ont pour seul but de distraire les forces et les énergies de la lutte, pour les reléguer dans des scénarios onanistes à vision autistique, renforçant ainsi le Mondialisme autant que les fonctionnaires de CNN. Cependant, pour nous engager, il faut bien plus que spéculer sur les rivalités internes du système.

Tout ne change vraiment que lorsque des minorités organisées et disposant d'une conception du monde, réussissent à intervenir dans les querelles réelles, qui se déroulent depuis toujours exclusivement entre minorités. Et tel doit être notre objectif.

Si l'on vit tout cela avec angoisse et la mentalité adolescente de celui qui voudrait effacer tous les problèmes en un clin d'œil et qui, en somme, réclamerait une alternative qui renverse de but en blanc le système mondial pour en établir un à mesure d'homme, on n'obtiendrait comme résultat rien d'autre que du désespoir.

Mais pour celui qui, avec fermeté et bonheur, est prêt à retrousser ses manches, la perspective change radicalement.

Dans son unité, le système est-il cohérent et inattaquable ?

Si l'on ne peut pas attaquer de face, il faut le faire par le côté, ce qui laisse le temps de s'équiper et de vaincre ailleurs, sur les flancs et sur les arrières. Quintus Fabius Maximus précède Scipion l'Africain, qui, sans le premier, n'aurait pas été le deuxième. On vit comme dans un pays occupé et soumis à des lois martiales, où toute garantie est suspendue. Dans cette conjoncture, on s'organise pour survivre, en faisant des provisions, en recréant des réseaux de relations qui couvrent les États paralysés et on entreprend la reconquête en

travaillant en profondeur et en combattant (c'est une allégorie!) selon les modalités de la guérilla. Et tout travail pénible et inlassable constitue un trésor pour l'avenir. Les réseaux de résistance des années 1940 se sont révélés par la suite les rampes de lancement et même le système nerveux du projet multinational et mondialiste. Je ne propose pas la même chose : aucune clandestinité (parce qu'être révolutionnaire aujourd'hui, exige la transparence); aucun partisan armé non plus.

Je propose plutôt une action la plus large, souple et articulée possible, mais qui soit consciente que l'on joue avec des cartes truquées, et donc qu'on devra travailler cent fois plus pour obtenir un quelconque résultat. Il faut savoir qu'il ne s'agit pas d'un match de quelques minutes, mais d'un engagement dans un championnat sans fin, où seules la constance et la persévérance permettront de ne pas être éliminés. Il faut comprendre que - face au vide subversif - la construction, et non la destruction, est révolutionnaire. Si l'on est conscient de tout cela, on ne se laisse ni étourdir par les suggestions de l'immédiat, ni enivrer d'illusions de succès historiques faciles et décisifs, et on ne s'écroule pas quand, lors de l'épreuve finale, la risibilité de ces derniers se révèle, arborant sans vergogne la violence et l'injustice d'un pouvoir cynique.

Il s'agit de travailler en perspective, mais en dressant régulièrement des bilans pour savoir ce qu'on vaut, parce que aller progressivement ne signifie pas s'en tenir à observer, à commenter et à se plaindre. Imaginer de longs délais pour atteindre ses objectifs signifie s'y consacrer sans cesse dès le départ, ne pas reporter l'engagement au trente-six du mois : il n'y a pas de récolte sans semences ni labour.

Nous devons être des mineurs, des ouvriers, des architectes, des inventeurs et des pontonniers pour nous lancer dans une telle entreprise.

IV, 8. Au travail

Il s'agit de se mettre au travail, mais avec une vision totalement renouvelée par rapport à ce qui se pratique de façon routinière. Si nous voulions rédiger un traité sur les hypothèses de travail, nous pourrions écrire des centaines de pages, mais elles seraient inutiles, car beaucoup de ce qui se fait dans la pratique dépend des exigences auxquelles chacun est confronté quotidiennement, de par sa nature, ses capacités et sa formation.

Une réponse globale et pleinement satisfaisante n'est donc pas envisageable, pas davantage qu'une convergence d'intentions qui serait le fruit de réflexions (et non pas dictée par la force des choses), et dont il conviendrait de bien comprendre vers quoi elle tend pour pouvoir y intervenir sérieusement. Compte tenu de ce que nous avons écrit concernant la mentalité et les comportements à adopter, nous devons donc considérer maintenant quelles seront les nécessités dictées par le *Reset* et décider comment y répondre. Le tout sans jamais renoncer à affirmer notre Identité et à tisser entre-temps des relations aussi étendues que diversifiées.

Il faut agir à la fois comme des introvertis et comme des extravertis.

IV, 9. Introvertis

L'introversion se réfère à ceux qui sont, ou se considèrent, comme semblables entre eux et déjà motivés par une cause. Une action constructive dans une optique *introvertie* ne peut se limiter à l'intérieur de réalités politiques ou culturelles individuelles ayant une physionomie propre, de groupe, mais elle doit mobiliser toutes les ressources individuelles ou communautaires possibles. Pas pour fédérer ou négocier, mais pour que souffle en nous un vent de renouveau. Grâce à l'introversion, on peut s'élever sérieusement. Pas seulement du point de vue structurel, économique et de la masse critique, mais grâce à trois idées force.

- L'idée de Fratrie (ou, si l'on préfère, de Guilde) dont nous avons parlé plus haut.
- Une formation type scoute (nous en avons des exemples remarquables dans certains pays d'Europe).
- Un Institut culturel commun et fédératif, qui assume une fonction d'excellence intellectuelle mais aussi de centre de formation professionnelle, spécialement en direction des enseignants et des journalistes, afin d'avoir notre mot à dire sur les choix académiques et médiatiques du futur. Ce rôle pourra être considérablement renforcé grâce au support souhaitable des réseaux web qui doivent être le produit, eux aussi, d'une synergie.

Mais il faudra aller encore plus loin, car nous devons en faire un foyer d'excellence pour développer les technologies futures et l'Intelligence Artificielle.

IV, 10. Extravertis

L'extraversion doit être appliquée dans deux directions : la masse et l'organisation.

Sur la masse, il faut agir pour faire circuler les opinions, les thèses et les propositions. Mais aussi pour soutenir les actions de ceux qui assument des fonctions concrètes, même subalternes.

On atteindra la bonne vision des choses quand on réussira à concevoir que la fonctionnalité dépasse l'appartenance à la même tribu et que la solidité d'une chaîne est déterminée par la synergie et l'harmonie entre ceux qui, depuis plusieurs tribus, jouent des rôles analogues ou complémentaires. En ce qui concerne l'action vers la masse, nous rappelons toujours qu'elle doit être objectivement intégrée à une logique politique bien précise, elle ne peut être une fin en soi ni se limiter aux selfies et au likes sur les réseaux sociaux. Il faut savoir distinguer les actions tactiques, qui peuvent se développer dans la rue et celles - bien que toujours tactiques, même si d'une autre portée - sur le plan électoral, par les actions stratégiques.

Les premières peuvent être passagères et transitoires, mais là aussi elles doivent être également orientées vers la sélection et la qualification individuelle.

IV, 11. Du “faire”

Je lis souvent des commentaires qui réfutent ces analyses et ces propositions, en leur opposant le "faire", le "rester dans la rue". Étant donné que celui qui parle ainsi n'a pas la moindre idée du factuel, du concret, du solide, du stable, qui peut être produit par un certain "intellectualisme" qui n'est rien d'autre que l'utilisation de la raison au service d'une cause, il convient de distinguer le faire du ne pas faire. Rester dans la rue ne signifie rien. La rue, autrefois, était le lieu de mobilisation et d'affrontement politique et social. Affrontements sanglants étroitement liés à des batailles syndicales, politiques ou, aussi, à des pressions internationales ou à des frontières fortement disputées pour défendre un espace vital. La rue où l'on vivait plus ou moins tous, toujours, dans une société dont la socialité et l'extraversion étaient des caractéristiques fondamentales, sur le plan politique, appartenait à tout un système de forces. Cela se produit encore dans certains pays d'Europe, comme la Grèce et la Pologne. Mais dans beaucoup d'autres cas, la rue a aujourd'hui muté vers le théâtre que sont Youtube, Facebook, Instagram : on y déclame, du moins en Italie. Aux États-Unis, à Hong Kong et en France, avec les Gilets Jaunes, pour autant que l'on puisse en discuter l'efficacité, on ne déclame pas seulement mais on perd des vies, des yeux, des mains, de la liberté, au cours de résistances teigneuses. Mais tandis que dans les cas américain et chinois, il y a, à l'appui de la rue, un système entier qui la rend active au-delà des Alpes, malgré plus d'un an de conflits acharnés, le mouvement n'a pas réussi à sortir de sa marginalité ni-même de son isolement. Qu'y a-t-il donc de concret dans la rue ? Très peu, mises à part les instrumentalisation et l'immaturation de ceux qui en font une arène alors qu'il ne s'agit que d'un cirque, l'expérience qu'on en tire est la seule chose importante.

De vraiment concret, mais nettement instrumental, c'est le retour d'image que telle ou telle composante en obtient en se mettant en vitrine parce que « J'étais là et mon rival non », ou « Nous étions plus nombreux » ou « Nous avons été les premiers ». Ce n'est pas “faire”, c'est s'exhiber. De fait les composantes politiques, les tribus sociales, ont bien d'autres sources de revenus: le *Marchandising*, l'ouverture d'activités, les maisons d'édition et ainsi de suite jusqu'à la capacité d'accueillir et donner refuge à qui, déshérité et sans attaches, peut-être avec des enfants, le mérite.

Le concret se voit généralement peu et, justement, cette infime partie visible, c'est celle que l'on a tendance à agiter dans notre imagination, mais c'est aussi celle que tout le monde voit. Si, une fois que l'on a convaincu des gens et que l'on travaille ensuite avec eux, on peut avancer ensemble vers ce concret que nous venons de décrire. La rue n'est pas une fin, ce n'est pas une valeur et ce n'est pas un refuge. Si l'on a une vision détachée et qu'on ne la considère pas de manière déformée, quand on y va, il faut se fixer des objectifs qui ne soient pas toujours et seulement des intérêts de boutique, alors cela aura un sens. Quand le

Sénat italien devait discuter du *lus Soli* (droit du sol), différents groupes ont fait le concours de qui faisait le plus de bruit : cela pouvait justement répondre à un intérêt de boutique. mais c'était contre-productif du point de vue de la bataille, en la réduisant au niveaux marginal et sectaire, en essayant inutilement de l'instrumentaliser. Il aurait mieux valu faire tous ce que notre minorité organisée a fait avec succès, c'est à dire envoyer des centaines d'e-mails citoyens à chacun des sénateurs ayant possibilité de voter contre le *lus Soli*, en des termes qui balayait les complexes de culpabilité. Dans ce cas, il y avait un objectif qui était précisément l'objectif, alors que dans le premier, on en restait au stade d'une concurrence dans un cadre restreint, une concurrence au nom de laquelle on n'aurait pas hésité à sacrifier l'objectif, en l'empêchant clairement. Cela découle de la conception nombriliste des choses que l'on ne poursuit plus pour ce qu'elles représentent, parce que ce qui importe n'est pas d'atteindre l'objectif mais de démontrer qu'on a pris parti.

Au lieu d'instrumentaliser nous-mêmes à la cause, c'est le contraire qui se fait. Désormais, dans cette ère d'exhibitionnisme et de dimension virtuelle, d'hypercommunication à consommer tout de suite, on en revient à cela. De là découle la confusion entre l'action et l'agitation liée à la mythisation d'un "faire" qui se résume à une mise en scène. Tout cela doit être laissé de côté.

IV, 12. S'extravertir en politique

L'extraversion, entendue au sens d'une ouverture sans limites et décomplexée, impose de concevoir la politique comme un élargissement, comme une promotion d'instances populaires et comme une mise à profit organisationnelle sur la base d'une Idée du monde qui, dans ses fondements et dans la manière de se comporter vis à vis de ses partenaires, n'accepte pas de compromis. Il faut agir dans deux directions : la première est celle de la bataille des idées, soutenue par des valeurs et politique à proprement parler. Il va sans dire que, dans cette dimension, les intérêts des partis et des factions ne pourront jamais être complètement dépassés. Et qu'aucun psychiatre n'empêchera les mythomanes/mégalomanes de service de continuer à organiser ce genre de mises en scène, en attendant peut-être que la Providence ne les élève au rang de sauveurs de l'humanité. Il est impossible de faire abstraction de l'existence de certains cas cliniques, favorisés par l'ère du langage binaire et la médiatisation des marginalités. Malgré cela, certaines fonctions objectives peuvent être assurées par des sujets émergeant de la salle d'attente (pas seulement celle de Godot) que l'on définit comme le *milieu*, qui doivent assumer une fonction de propagande très précise, ne véhiculant pas seulement des contre-informations, mais se transformant en *contaminants* médiatiques, une fois acquis les fondamentaux techniques de la communication. Sur ces derniers, nous rappelons l'existence de cours dédiés, réalisés par mon centre d'études Polaris, et qui sont disponibles à tous.

Ces sujets peuvent être des sites et des réseaux Web, des magazines papier et informatique, des radios web, des sites web, Youtube ou Telegram, des éléments

multimédias destinés à faire rayonner des idées et des mots d'ordre, en fonction de la métapolitique culturelle et du politique en même temps. À l'ère actuelle, les fonctions se sont entrecroisées et ont changé de rôle. À une époque où tout est à l'envers ou inversé, "si tu veux aller à l'Est, prends à l'Ouest".

La vraie politique, c'est aujourd'hui la métapolitique et l'économie. Mais la métapolitique ne devient telle que lorsqu'elle vise une construction politique, en liant toujours théorie et pratique, culture et organisation. De même que, dans ce que nous avons appelé l'action introvertie, le rôle politique principal appartient au think tank et, prospectivement, à un grand Institut métapolitique, son contrepoids, son complément réside dans le réseau de ceux qui font de la contre-information et de la contamination médiatique.

À ce niveau, il est possible d'engager aussi les batailles en faveur de la vérité historique et judiciaire, ainsi que toutes celles qui, par principe, se définissent aujourd'hui comme identitaires.

Par rapport à la politique au sens strict, qui est aujourd'hui fiction et carrière en vue d'obtenir un emploi à des postes administratifs, à la politique qui se croit concrète, adulte, mature et qui n'a pas de temps à perdre pour la théorie, pour la culture ou pour des projets qui vont au-delà de quelques jours, par rapport à la politique qui nous regarde d'en haut avec suffisance (ou, si nous sommes qualifiés, avec admiration et bienveillance pour ceux qui en restent aux grandes envolées lyriques), nous devons nous positionner de façon autonome et complémentaire. En ce sens, il serait temps que l'on prenne un bain d'humilité et que l'on commence à agir de manière constructive, au lieu de poursuivre des rêves de gloire électorale risibles et amateurs, sans aucune considération pour les lois objectives.

Si c'est une frénésie de reconnaissance qui pousse dans cette voie, les déceptions quant aux résultats sont déjà acquises au moment même de l'inscription. On confond régulièrement les consentements avec les votes, alors qu'ils ne sont pas du tout équivalents. On ne réfléchit jamais au poids électoral du travail préalable dans les milieux professionnels, dans les cercles bourgeois (Rotary Club, etc), ni sur le clientélisme et on se borne à croire qu'un programme clair, net et affirmé soit suffisant pour recueillir une majorité, ce qui n'est jamais le cas.

Même dans la recherche du consensus, on procède toujours en amateurs, car le langage et la psychologie des masses ne sont jamais étudiés. On improvise en copiant le langage *main stream* ou en le retournant, ce qui revient à peu près au même, car cela n'affecte pas le schéma dominant mais le renforce plutôt.

On n'agit pas, on est agi !

Pour finir, on oublie que l'élection fait partie d'un jeu plus vaste, dont c'est à la fois la comédie et la démonstration, d'ailleurs largement truquée. Et on oublie ainsi que ce n'est pas en se plaçant à l'embouchure du fleuve qu'on peut en changer le cours ni l'impétuosité de son courant, mais en opérant avec détermination à la source, aux affluents, près des chutes d'eau. Par conséquent, finie la sclérose auto-célébrante, place à la modulation tactique ! Élasticité maximale à la circonférence, pour autant que le centre reste stable. On peut fréquenter les rois et les voyous si on ne perd jamais sa propre humilité

incorrupible. « Fondus mais pas confus » aurait dit Maître Eckhart. Donc, des compagnons de route venus d'organisations ou de milieux avec lesquels on a parfois très peu en commun et beaucoup d'inconciliable.

Il faut apprendre à considérer les potentialités pour ce qu'elles sont, avec le juste détachement qui accompagne la volonté de puissance de celui qui sait exactement qui il est. De même qu'on ne peut pas raisonner sur la Russie en aimant ou en détestant Poutine, mais en évaluant ce qui est favorable et défavorable pour notre juste perspective, il doit en être de même pour l'Allemagne et Merkel, l'Europe et l'UE. C'est conformément à cette vision prospective et à cette positivité lucide qu'il faut raisonner à l'égard du populisme et du souverainisme, entendus comme dynamique et potentialité, bien conscients que le terrain est occupé en grande partie par des adversaires qui obéissent à Londres, à Washington et/ou à Tel Aviv, et qui ont pour tâche et intention d'entraîner ce mouvement de psyché de masse vers des rivages inacceptables. Ne pas hurler à la lune contre le vent, mais promouvoir des actions à contre-courant au sein du courant de masse, et non contre lui, permet de parvenir à quelque chose. En corsaires, en commandos, en hérétiques, sans plier.

Voilà ce qui, à mes yeux, peut être interprété comme une extraversion correcte. En politique, cette extraversion consiste à accompagner, avec l'état d'esprit de ceux qui « sont dans ce monde sans être de ce monde », tout mouvement social et psychologique de type populiste, présent ou futur. À cette participation, il faut cependant toujours fixer des objectifs précis, qui doivent se résumer en : faire avancer des projets sensés et actuels, de nature à gagner en crédibilité vis-à-vis des élites ; proposer ou réaliser de nouvelles organisations socio-économiques dans les domaines où l'on travaille ; nouer des relations du local à l'international en vue de la constitution progressive d'avant-gardes qui acquièrent des moyens et des relais.

Tout cela doit contenir un souffle stratégique qui tienne compte des transformations objectives en cours. Par exemple, entre continentalisme et localisme, se dessine à l'horizon la consolidation des entités régionales, aussi bien comme moyens que comme champ d'action, mais aussi la transformation des rôles des régions.

Il faut empêcher que ce processus ne puisse être perverti, soit par une idéologie séparatiste antinationnaliste, soit par celle des compétitions disruptives visant à affaiblir l'Europe.

Il faut considérer que le séparatisme a mille visages, au point que Macron y a inclus le communautarisme islamique et sa prétention d'affranchir ses membres des lois républicaines, en imposant à leur place des lois et des coutumes sur mesure. Ce n'est pas la même chose partout en Europe : cela varie selon de la conformation des États nationaux.

En Italie, par exemple, l'État s'est transformé en Préfet d'un ordre plus vaste et il s'inscrit dans une dialectique/contraste avec les satrapies régionales et de quelques grandes villes qui récelent un potentiel politique et administratif parfois supérieur à celui du centre.

En tout cas, même là où la structure jacobine est très forte comme en France, le localisme gagne du terrain. À ce niveau, il n'est pas nécessaire de se dépêcher :

on peut combler les vides que l'État n'est plus en mesure de combler et de le faire dans la bonne perspective.

En faisant de certaines régions européennes les charnières susceptibles d'ouvrir des perspectives internationales avec l'agilité dont ne disposent plus les États centraux, et en menant à partir de celles-ci des expériences hardies en matière de socialité, de fiscalité et de distribution.

C'est un objectif ambitieux, mais à la portée de ceux qui se mettent réellement en jeu.

En Italie, la Vénétie possède sans aucun doute les plus grandes potentialités à cet égard. Il y en a aussi d'autres, mais avec moins de chance de réussite si nous gardons à l'esprit toutes les conditions nécessaires. Quoi qu'il en soit, partout où l'on a la faculté d'influencer ne serait-ce qu'un minimum, il faut le faire, parce que ce n'est pas dans le sens de l'atomisation locale qu'il convient de raisonner, mais dans celui de la régénération des territoires. Un faisceau de nerfs reliant les diverses Bavière d'Europe, voilà quelque chose qui va dans le sens de la garantie, de la défense et de la régénération de l'économie productive et de la liberté d'entreprise, laquelle ne pourra résister si elle est limitée, si elle ne fait pas système.

Politique et économie ensemble, mais inspirées par les réflexions du think-tank et capables de séduire et de former les jeunes élites, en se dotant également de moyens et de pouvoirs contractuels.

IV, 13. Extravertis - mais hermétiques - en économie

Le principal défi sur le plan pratique doit être lancé sur un terrain qui n'est pas considéré comme politique au sens habituel du terme, bien qu'en pratique il le soit éminemment.

Pour être en mesure de l'engager, il est cependant nécessaire de faire encore un pas de plus vers la maturation.

Sur le plan politique au sens strict, se présenter comme une armée ou une secte ne paye plus puisque, dans la société liquide, on doit maîtriser une capacité de transversalité qui ne remette pas en question notre solidité interne. Cependant, même d'une manière générale et nuancée, cela fonctionne pour des enrôlements et des antagonismes mais sur des bases instinctives et émotionnelles. Sur le plan de la lutte socio-économique, tout cela ne peut plus suffire. Il faut raisonner à grande échelle, par catégories sociales ou par réalités locales, non par préjugé idéologique ou de tribu. Ce sont les actes eux-mêmes et leurs résultats qui doivent assumer objectivement une fonction "idéologique" et jouer un rôle révolutionnaire de création.

En cela et pour cela, l'instrumentalisation de la cause doit aller bien au-delà de ce qui se produit en politique, où il est tout à fait secondaire de déterminer à qui sont dûs les résultats, alors qu'ici, c'est souvent fatal. En tout cas, de nombreuses possibilités s'ouvrent à ceux qui ont de la volonté et de la créativité.

Le *Reset* nous imposera des routes obligatoires, qui ne fourniront qu'à celui qui les empuntera à temps l'opportunité de jouer un rôle dans le futur.

La nouvelle réglementation, avec une probable confiscation des droits sociaux et économiques et la réduction des garanties sociales et sanitaires, nécessitera en premier lieu une réorganisation. Des catégories entières, en particulier chez les petits producteurs, seront ruinées, si elles ne se dotent pas de la capacité de faire bloc et n'ont pas la possibilité de s'exprimer de manière corporative. Tout cela peut être théorisé et exprimé de mille façons, or l'important n'est pas la théorie, mais la pratique. Quiconque est aujourd'hui au bord de l'abîme découvrira bientôt qu'il ne se relèvera pas tout seul. Dans le passé, les petits entrepreneurs n'ont jamais réussi à faire en sorte que les menaces dont ils sont l'objet soient écartées. Lorsque les grandes surfaces ont commencé à mettre les commerçants à genoux, ceux-ci auraient pu se fédérer localement, pour ouvrir sur place des marchés partagés. Ils ne l'ont pas fait, et la plupart d'entre eux ont été balayés. Lorsque les règles de Bâle (qui ne viennent pas de l'UE, mais de la Banque des règlements Internationaux à influence américaine) ont imposé des contraintes telles qu'il est impossible d'obtenir des prêts bancaires, les PME auraient pu les contourner si elles avaient constitué des financières sectorielles ayant les titres légaux pour obtenir les prêts. Mais maintenant, on va beaucoup plus loin : toutes les garanties risquent de disparaître, y compris les amortisseurs sociaux sauf le revenu universel de citoyenneté.

Il y aura des problèmes dans tous les domaines, y compris celui de la santé.

Il sera donc nécessaire de travailler pour concevoir des solutions et des principes de partenariat de catégories, afin de créer un réseau d'entreprises. Mais cela ne suffit pas, il faudra aussi des fonds de catégorie et plus encore des caisses d'entraide, un peu comme il y a un siècle et demi chez les ouvriers. À cet égard les fédérations syndicales de métier elles-mêmes, grâce à une utilisation créative de leurs bases de données, pourraient se transformer en actrices d'une valorisation économique et d'une production de valeur ajoutée (par exemple, en les rassemblant en masse critique pour négocier des conditions particulières avec le même établissement bancaire, en plus bien sûr du développement de l'assistance mutuelle et de la participation aux *blockchains*). Cela peut également s'appliquer aux communautés dites politiques, même si elles se rassemblent non pas par affinités professionnelles mais par conviction politique et appartenance tribale. Quelques milliers de personnes peuvent être efficacement utilisées comme masse critique dans ce type d'entreprise. Il serait utile que ceux qui gèrent leurs propres adhérents et militants, comprennent aussi que sans faire synergie, avec d'autres, leur nombre est de toute façon dérisoire et ne peut pas, de ce fait, peser dans une opération à vaste échelle. Des solutions existent pour mettre en place les filtres appropriés dans le cadre d'une participation beaucoup plus massive et collective. Le plus difficile, c'est de faire en sorte qu'on veuille bien les trouver, en sortant la tête de l'enceinte de ses "possessions".

Ne jamais dire jamais. Pour en revenir aux fédérations professionnelles, une transformation participative et orientée vers des objectifs de ce type peut aussi faciliter la conception d'une nouvelle offre à l'égard des travailleurs, qu'il ne s'agit plus seulement de défendre mais qui doivent être stimulés par la mise en oeuvre de solutions hardies. L'inventivité en matière de création de nouveaux

emplois aujourd'hui n'est pas superflue, mais elle doit intervenir rapidement, car elle sera bientôt dépassée.

Entre-temps, certains travailleurs seront réduits en esclavage avec des salaires à la tâche, et il sera plus que jamais opportun de leur offrir la possibilité de conclure des accords coopératifs, afin de pouvoir rester debout dans le chaos qui se répandra parmi les statuts de salariés et de travailleurs indépendants. Une opportunité corporative et conforme au signe des temps.

Il faut considérer que la logique du social et du participatif pourra s'imposer presque exclusivement dans le domaine des initiatives autonomes : ce sera moins l'État que des entités autonomes qui opéreront au niveau social et national.

Financières, mutuelles, organisations professionnelles : ce sont des instances qui doivent impliquer des milliers et des milliers de personnes, et elles ne peuvent avoir pour horizon de petites réalités introverties, car cela ne servirait à rien. Pour cela, il faut des ressources intellectuelles et des compétences techniques, trouvables en partie au sein des minorités militantes, pour d'abord impulser, puis stimuler et contribuer à faire naître. C'est une technique de ce genre qui permet de traverser la mer sans dériver ni se noyer.

Il faudra aussi créer des chambres de commerce privées, qui offrent ce que les institutions ne fourniront plus, en associant l'offre, la demande et les sources de financement à partir d'orientations internationales correspondant de préférence aux zones d'influence de l'Europe puissance et de son propre pays dans un tel contexte. Tout cela ne doit pas se limiter à l'échelle nationale, mais doit se réaliser en même temps partout où cela est possible en Europe afin de constituer de fortes minorités catégorielles organisées, dotées d'une élite à leur tête. Les avant-gardes doivent se fixer comme perspective un rôle qui soit culturel, de formation et d'intervention concrète de type autonome et corporatif, pour lancer ainsi le défi du Formé et de l'Organique face à l'Informe et au Sous-Humain. Et pour cela, il faut aller encore plus loin, car il ne s'agit pas seulement de former une masse critique dotée de moyens et de lui dégager des espaces de liberté, il faut prendre l'initiative, en s'inscrivant activement au coeur des défis mondiaux, y compris la robotique, la cybernétique et les monnaies virtuelles. Avec pour objectif la création des autonomies, dans une perspective synergique, harmonieuse et impériale. À l'avant-garde.

Si cela débouchait également sur la création de nouveaux courants artistiques, le phénomène deviendrait alors irrépessible. Mais la première chose à faire, c'est de procéder à un *Reset* dans notre esprit.

IV, 14. L'aube à la nuit tombée

Il faut arrêter de regarder le Grand Reset avec les yeux hallucinés de celui qui a fixé la Méduse.

Un jour, l'intellectuel juif italien Moni Ovadia raconta une blague significative. Ayant appris que la Terre allait être définitivement submergée d'ici deux jours, le Pape et je ne sais plus quelle grande figure musulmane, s'adressant à leurs fidèles, leur demandèrent de se recommander à la clémence divine. Le rabbin se présenta devant les écrans en disant : "Frères et sœurs, vous avez quarante-huit heures pour apprendre à respirer sous l'eau !"

Ceci dit, nous ne sommes pas sur le point d'être submergés, car tout ce qui nous tue est en grande partie le fruit de notre angoisse, qui produit les déchets psychiques toxiques qui nous empoisonnent à leur tour.

Si nous ne nous laissons pas paralyser et corroder par l'angoisse et la consternation, nous pourrions constater que la dictature de la tromperie, de l'éphémère, de l'hypnotique et du ricanement est beaucoup moins solide que nous ne le pensons.

Une dictature qui, par nature, s'alimente de la psyché et de ses dissolutions. "Et mon Maître m'a appris combien il est difficile de trouver l'aube dans la nuit" chantait le récemment disparu Franco Battiato.

Même dans le *Reset*, quiconque est à la hauteur trouvera l'occasion de voler au lieu de se laisser submerger.

Ou mieux encore, il constituera une flotte de sous-marins ! Mais on ne doit jamais oublier que, si la mentalité, la méthode, la technique, la stratégie et la tactique, sont indispensables à toute réussite, c'est en amont de celle-ci que se trouve l'essentiel.

Le Défi existentiel est donc avant tout l'épreuve de soi.

Un chemin de Saint-Jacques, une nuit à Montségur, une journée dans la Forêt de Teutobourg, une visite à Aix-la-Chapelle, un matin à Delphes ou un lever de soleil au Palatin compteront beaucoup plus que ce qui pourra être accompli physiquement.

Mais qui ne sera pas rien, pour autant !

Sorti en Italie en novembre 2020

Traduit et mis en forme en français en juin 2021